



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

San Garde



VR 2. 1781 (1)



+

7 vols 3/4-





**Œ U V R E S
P O S T H U M E S**

D E

J. J. R O U S S E A U.

T O M E P R E M I E R E.



ŒUVRES
POSTHUMES

DE

JEAN - JAQUES ROUSSEAU,

OU

RECUEIL

DE PIÈCES MANUSCRITES,

*Pour servir de SUPPLÉMENT aux
Éditions publiées pendant sa Vie.*

TOME PREMIÈRE.



GENÈVE,

M. DCC. LXXXI.



UNIVERSITY OF MICHIGAN

1951

LES AMOURS

D E

MILORD EDOUARD

BOMSTON.

S U P P L É M E N T.

T O M E P R E M I E R.





LES AMOURS

DE

MILORD EDOUARD

BOMSTON (*).

LES bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard dans ses tournées d'Italie avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir

(*) Cette piece qui paroît pour la première fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur qui appartient, & existe entre les mains de *Mad. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

fortement amoureux ; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit gueres inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage ; la Marquise allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches ; outré de se trouver coupable sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultère

fut supprimé, mais les liaisons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ame étoit à l'épreuve. La première de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse, & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élèvent à leur sphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de ce nombre. La

Marquise espéroit le gagner; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans sa bouche les accens de l'amour, il l'a touchoit, il la faisoit pleurer; ses feux sacrés animoient cette ame rampante, un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger; le vrai beau commençoit à lui plaire: si le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères; il en acquit plus de délicatesse: elle commença d'aimer avec générosité; avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tint d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère & celui d'Edouard qu'elle connoissoit bien, pouvoient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins, ni dépense, pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile & sûre; on la trouva, non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre, elle la

lui présenta; disposez-en, lui dit-elle, avec un sourire; qu'elle jouisse du prix de mon amour; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut partir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison, le sacrifice n'est pas d'un grand prix, & je ne vaudrais pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi, je souhaite, dit la Marquise, que vous ne soyez à personne; mais si l'amour doit perdre ses droits, souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge? avez-vous peur d'être un ingrat? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure, (c'étoit le nom de la jeune personne) & lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoissance lui donna plus de peine à contenir que son amour, & ce fut le piège le plus dangereux que la Marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit sonper Laure avec elle, & lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du

plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré se livroit à ses transports; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le soupé la Marquisé renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Mar-

quisé, il sentit augmenter le péril; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élançe à l'autre extrémité de la chambre, & lui crie d'une voix animée; tuez-moi si vous voulez; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, se calme, la prend par la main, la fait rasseoir, s'assye à côté d'elle, & la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux baissés ; sa respiration étoit inégale , son cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étange scène ? Me serois-je trompé , lui dit-il ? ne seriez-vous point Lauretta Pisana ? Plût à Dieu , dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un sourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non , dit Laure ; je suis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase , & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser , & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua : pourquoi donc , charmante Laure , ai-je seul l'exclusion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela ? Laure , expliquez-vous mieux , je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je fais , c'est que vous ne me toucherez jamais..... Non !

s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras, je songerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins méprisantes, un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage; elle évitoit ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche & la pressa de ses levres en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage, quoi qu'assez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible; assez belle pour faire une passion; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse,

ses charmes fouillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux: elle prêtoit une oreille attentive; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénétrait par les siens jusqu'au fond du cœur; un sang plus brûlant couroit dans ses veines; la voix d'Edouard avoit un accent qui, l'agitoit; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mou-

vement fut de se livrer à ce nouveau charme; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus

d'honneur qu'allez pour sentir sa honte?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise, lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

“ J'ai perdu le droit de refuser des
 » présens. J'ose pourtant vous ren-
 » voyer le vôtre ; car peut-être n'a-
 » vriez-vous pas dessein d'en faire un
 » signe de mépris. Si vous le ren-
 » voyez encore, il faudra que je l'ac-
 » cepte : mais vous avez une bien
 » cruelle générosité. ”

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montrait une forte de dignité.

C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre , & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son integre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice , mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre , échange auquel,

à la vérité, la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à fa-
voir la première destination de ce pré-
sent, & comment il lui étoit revenu.
Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant
tout fut brisé & jetté par les fenêtres.
Qu'on juge de ce que dût sentir en
pareil cas une maîtresse jalouse, &
une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa
honte, moins elle tentoit de s'en dé-
livrer; elle y restoit par désespoir, &
le dédain qu'elle avoit pour elle-mê-
me réjaillissoit sur ses corrupteurs.
Elle n'étoit pas fière; quel droit eût-
elle eu de l'être? Mais un profond
sentiment d'ignominie qu'on voudroit
en vain repousser; l'affreuse tristesse
de l'opprobre qui se sent & ne peut
se fuir; l'indignation d'un cœur qui
s'honore encore, & se sent à jamais
deshonoré; tout versoit le remords &
l'ennui sur des plaisirs abhorrés par
l'amour. Un respect étranger à ces
âmes viles, leur faisoit oublier le ton
de la débauche; un trouble involon-
taire empoisonnoit leurs transports,
& touchés du sort de leur victime,
ils s'en retournoient pleurant sur elle
& rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard

qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il faloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus: ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le fort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en fera moins amère. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour

y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerais plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le serai jamais, je le fais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien faibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jeter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre

& que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle; elle aimoit; elle étoit pénitente; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré; elle étoit transportée; elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. - Elle disoit; je suis honnête; un homme vertueux s'intéresse à moi: Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense; en me faisant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit

réfervé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime ; à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai méprisable , j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses , qui jugent des autres par elles-mêmes , ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions fut instruite de tout la première , & ses emportemens qu'elle ne put contenir achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & Phiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles liaisons , qui , dans un pays comme l'Italie , exposèrent Edouard à mille périls de toute espece ; tantôt de la part d'un militaire outragé , tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que sa perte mit

en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espèce de sympathie pouvoit unir deux caractères si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce; où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle tenoit à celui

qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disoit à la Marquise, à lui-même; & peut-être ne se disoit-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser aimer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins. Il avoit rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La Marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle frémissoit en voyant entrer son carrosse, le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur serré tant qu'il restoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; sitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: son dépit sanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard sortant du Cou-

vent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire affaïner la veille, & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposoit la sienne, & nourrissoit sa foiblesse du zele de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute, si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, & fit taire ses desirs. Il se disoit; les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang; sans

quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné ; jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie ; & il paroit sur qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit tous jours du terrain par ses vices ; Laure en gaignoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale des deux côtés ;

mais

mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquise avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle favoit par cœur toute ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer; elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croit avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoi qu'elle eût ce ton du sentiment qui plait & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertu avec grace; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait; il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie ja-

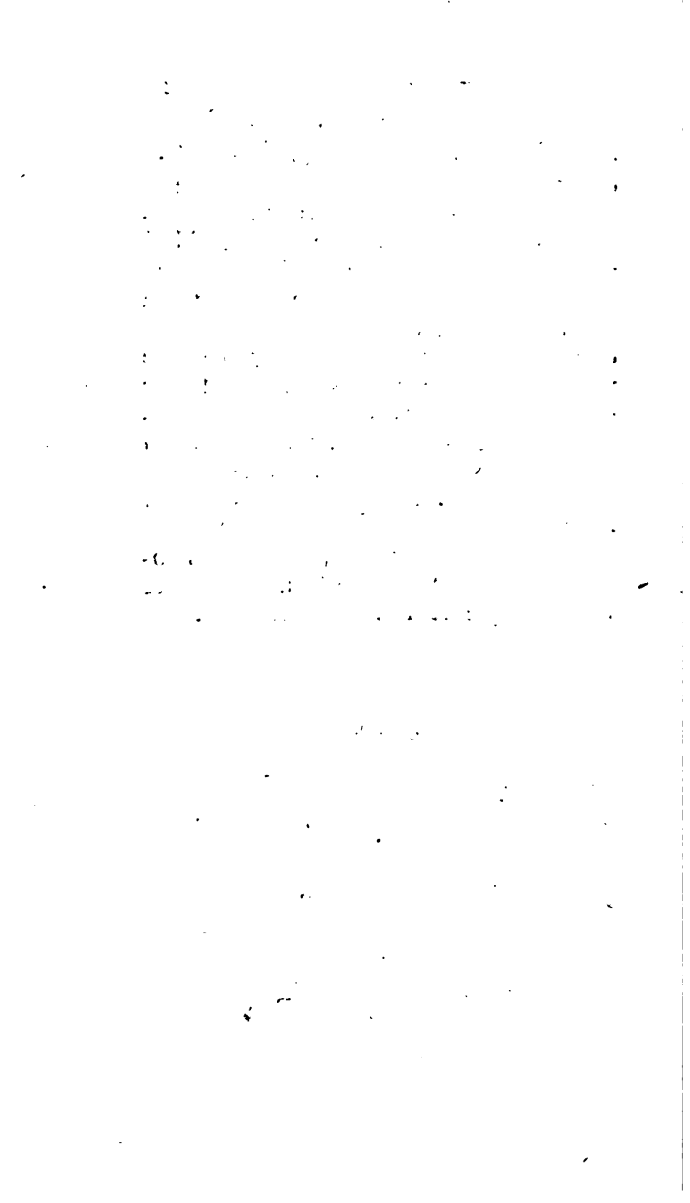
mais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise, & le dénouement des scènes qui s'y rapportent sont détaillées dans la XII^e Lettre de la V^e Partie & dans la III^e de la

VI^e, de maniere à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses fans en posséder aucune paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, resta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh ! ne faurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ?

F I N.



E M I L E
E T
S O P H I E,
O U
LES SOLITAIRES.



AVIS DES ÉDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

L faut en convenir ; les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame ; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU se proposa dans son traité de l'éducation ; l'ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant Emile aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'Emile, la justifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M. ROUSSEAU d'ê-

lever ce nouveau monument à sa gloire ;
 & de reprendre cet ouvrage , qu'il avoit
 interrompu pour ses confessions.

Nous donnons au public le seul mor-
 ceau qu'il en ait écrit , & nous le disons
 sans détour , nous le donnons avec une
 sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il
 nous présente est empreint du génie de son
 sublime auteur , & plus il est révoltant.
 Emile désespéré , Sophie avilie ! Qui
 pourroit supporter ces odieuses images !
 j'ai du moins la ressource des larmes ,
 quand je vois la vertu malheureuse gé-
 mir ; mais que me reste-t-il quand elle est
 en proie aux remords ? Et puis , quelle
 confiance prendroit-on dans des préceptes
 qui n'ont abouti qu'à faire une femme
 adultère ? S'il est vrai cependant que les
 éducations austères ne font que des hypo-
 crites de vertu , l'éducation seule de So-
 phie doit faire des filles vertueuses ; mais
 des filles vertueuses deviennent - elles des
 épouses perfides & parjures ? Gardons-
 nous d'imputer à M. ROUSSEAU ces con-
 tradictions : Nous le savons ; elles n'exis-
 toient point dans son plan. Auroit-il vou-
 lu défigurer lui-même son plus bel ou-
 vrage ? Sophie fut coupable , elle ne fut
 point vile ; d'imprudentes liaisons firent
 ses fautes & ses malheurs : une femme
 vicieuse & jalouse de ses vertus , sans

altérer son ame pure , surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée cédoit à son époux , en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence ; elle succomba comme Clarisse , & se releva plus sublimé qu'elle. Mais si Emile devoit connoître l'excès du malheur , ne faloit-il pas que Sophie fût infidèle ? Et qui pouvoit l'en séparer ? Les hommes ? ... la mort ? ... Non : le crime seul de Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes , de traverses , de calamités , de fautes , de remords , de désespoir & de repentir , ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire , où vainqueurs du sort , des hommes & d'eux-mêmes , Emile & Sophie ivres d'amour & brillans de vertu , auroient , loin des humains & dans le calme de l'innocence , retrouvé le bonheur de leurs premiers ans ?

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines , ne se seroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité ?

Oui , ma Sophie , retraçons le cours fortuné de nos beaux jours , n'en laissons point effacer la mémoire , après les avoir rendus si charmans. Rappelions leurs

transports, leurs délices; rappelions jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir, tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie, ou n'avoir pas vécu!

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrents de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés?

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous liés de tout, maintenant que bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, & que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, ma chère Sophie, que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi! je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité.



E M I L E

E T

SOPHIE,

O U

LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ÉTOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux

de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent, où mon cœur ivre de sa joie s'abreuvoit chaque jour d'un siècle de félicité ? Tout s'est évanoui comme un songe ; jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiède amour d'une vie sans plaisirs, mais exempte de remords. Si je survis long-tems à mes pertes, mon sort est de vieillir & mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme, & la seule providence me ferméra les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer ? Des souvenirs, & la consolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends sans impatience & sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore sur cette terre d'exil avec votre Emile, ou si déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames

justes ? Hélas ! où que vous soyez, vous êtes mort pour moi , mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups & m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul , j'ai tout perdu , mais je me reste , & le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas , je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe , ils sont écrits , je les rassemble , je les lis , je les continue , & c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent & navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi , de mes sentimens , de ma conduite , de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout , le bien , le mal , mes douleurs , mes plaisirs , mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naissance , il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés , passés dans la liberté , dans la joie ,

ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! Si je fusse mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets !

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sagement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais & simples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisième : pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître ; ma place assignée, tout fut trouvé,

J'appris ainsi que la première sagesse est de vouloir ce qui est, & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce

qui dépend de nous, me disiez-vous, tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens ? Ce n'est pas un homme, c'est une brute, ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprirent du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre pour ainsi dire le moi humain sur toute l'humanité, & à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demandèrent une compagne, vous épurates leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguier. J'aimai Sophie avant même que de la connoître ; cet amour préservoit mon cœur des pièges du vice, il y portoit le goût des choses belles & honnêtes, il y gra-

voit en traits ineffaçables les saintes loix de sa vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premières amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse. & remplir désormais tout mon être ! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu, tout est disparu sans retour. . . . Après tant d'ardens soupirs, j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espèce, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantée. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espèce étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveler, & le dernier jour de sa vie m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je parta-

geois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin ? Par quelle fatalité putes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble, comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi ? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage ; je le voyois, je le sentoís, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur ; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel ; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, & vous nous quittâtes ! sans votre retraite, je serois heureux encore, mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere, vertueuse & chérie, vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste,

qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort ! non , jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux , les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere , la mere de Sophie , & enfin sa fille , sa charmante fille qu'elle avoit tant désirée , qu'elle idolâtroit , qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems , contente & paisible dans sa solitude , elle avoit ignoré les amertumes de la vie , elle n'avoit point armé contre les coups du fort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere : elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocen-

tes caresses : tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chère pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayois d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémissois en regardant la triste Sophie de songer que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices, où vont se perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant , sûr d'elle & de moi , je méprisois cet avis de la prudence, que je prenois pour un vain pressentiment ; en m'en laissant tourmenter, je le traitois de chimere. Hélas ! je n'imaginois pas le voir sitôt & si cruellement justifié. Je ne songeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale , mais qu'il m'y suivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale ville , & de l'effet cruel que fit sur mon ame & sur mon sort ce séjour empoisonné ? Vous avez trop su ces tristes catastrophes dont le souvenir , effacé dans des jours plus heureux , vient aujourd'hui redoubler mes regrets , en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables , que l'habitude commençoit à tourner en amitié ! comment l'exemple & l'imitation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur, l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles , que plus jeune j'avois su dédaigner ? Qu'il est différent de voir les choses distrahit par d'autres objets ou seulement occupé de ceux qui nous frappent ! ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie , & rebutoit

tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la possédois, son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma première jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoicien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de mon

existence , en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher moi-même , & ne laissoit plus dans mon ame affaïssée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible , qui paroïssoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non , jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche : il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes , trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde , pièges du vice & de l'exemple , trahisons d'une fausse amitié , inconstance & foiblesse humaine , qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! si Sophie a souillé sa vertu , quelle femme osera compter sur la sienne ? Mais de quelle trempe unique dut être une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée , ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit , n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle , & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile , je n'étois que son mari , & le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres , mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes ; elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un , nous étions deux : le ton du monde nous avoit divisés , & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de campagne & amis de ville qui nous réunissent quelquefois. La femme , après m'avoir fait souvent

des agaceries, auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine, se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inféparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit régulière & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce système ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne fait pas combien les épânchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient

volteroient sans elle ; on ne fait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain , une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente & ne profite à personne, que soins, procédés, bienfaisances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance, on ne fait pas, dis - je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient séduisant sous le masque de la sagesse : la raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit sans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittoient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la manière la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint aussi sédentaire & retirée qu'elle avoit été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint constamment triste & sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable; elle le lui dit & la reçut mal sans la rebuter: elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusois un peu de jalousie; je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid & résolu; mais j'ai cette femme en horreur: je ne vous demande qu'une grâce, c'est que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine: elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus. Cependant sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en savoir

la cause qu'elle s'obstinoit à taire ? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur ; il falloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressements, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis long-tems ; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde ; ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus, qui m'enivroient d'amour & qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-

elle , vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses ; vous pouvez me punir , mais vous ne pouvez me contraindre , & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre , que faire , sinon tâcher de la fléchir , de la toucher , de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur , & je me faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage , après un si long refroidissement , la passion d'un époux ne se ralluma si brûlante & si vive ; jamais durant mes premières amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile , elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé , sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractère. Je ne me rebutai point , & si je ne vainquis pas son opiniâtreté , j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus ; je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient ; ses yeux

éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en révenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle, de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si longtemps résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber, quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repoussa avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Émile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien : un autre a souillé votre lit, je suis enceinte, vous ne me toucherez de ma vie; & sur-le-

champ elle s'élançe avec impétuosité dans son cabinet , dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé.

Mon maître , ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions , de mes sentimens , de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites ; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence , & souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scène inattendue , à ces mots que mon oreille sembloit repousser , je reste immobile , anéanti ; mes yeux se ferment , un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés , toutes mes fonctions suspendues ; mon ame bouleversée est dans un trouble universel , semblable au cahos de la scène au moment qu'elle change , au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état , à genoux comme j'étois ,

& sans ofer presque remuer, de peur de m'affurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la première impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'envirounoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élançe hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je fors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vitesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon. . . . Où suis-je ? Que suis je devenu ? Qu'ai-je entendu ? Quelle catastrophe ? Insensé ! quelle chimere as-tu poursuivie ? Amour, honneur, foi, vertus, où etes-vous ? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infâme ! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir; sans la rage & l'emportement.

qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit dé mêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie; l'affreux désespoir, me firent éprouver à la fois? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers, quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul, quand il se sent mettre en pièces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraires, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semb'e se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentoie à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiède ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez - vous traiter toujours cet horrible état de chimere, & n'éprou-

ver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à vos leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? quel crime ai-je commis? qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems de se faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver.

à ce que j'avois à faire; c'étoit sans fruit aigrir mes peines; & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne fais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant; sans suivre de route déterminée: je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur, j'en suis les impressions sans contrainte: je me mets hors d'haleine, & mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentoie quelquefois prêt à suffoquer.

Les secouffes de cette marche précipitée sembloient m'étourdir & me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits & font diversion à la passion: tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté; le morne repos est plus à craindre, il

est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie & la misere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la ville entouré de carrosses, à l'heure des spectacles & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un me tirant par le bras ne m'eût averti du danger: je me jette dans une porte ouverte, c'étoit un café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraîne je ne fais où, Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde: je me trouve dans la salle du spectacle un jour de premiere représentation, pressé par la foule, & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis, mais je pris mon parti; je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hasard nommé ma

femme , à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement , & tout s'appaîsa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient , je cherchai le moment de m'évader , & m'approchant peu-à-peu de la porte , je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main , que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation , je vis mes doigts pleins de sang , & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein , je regarde ; je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix , n'étoit pas fort bon juge de la piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir , tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses , je me remis à parcourir les rues , comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver ; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier , je rentre chez moi , non sans un affreux battement de cœur : je demande ce que

fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais & soupire : mes gens veulent me parler , je leur impose silence ; je me jette sur un lit , ordonnant qu'on s'aïlle coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille , je me leve avant le jour , & traversant sans bruit les appartemens , j'approche de la chambre de Sophie ; là sans pouvoir me retenir , je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte , puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable , je fors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie , & je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire , en cédant d'abord à la passion que je ne pouvois vaincre , pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque effort. Le mouvement que je venois de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement , la rage qui m'avoit transporté jusqu'alors fit place à la tristesse , & je commençai à lire assez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant , je m'éloignois du lieu redoutable , moins rapidement

que la veille , mais aussi sans faire aucun détour. Je sortis de la ville , & prenant le premier grand chemin , je me mis à le suivre d'une démarche lente & mal assurée qui marquoit la défaillance & l'abatement. A mesure que le jour croissant éclairait les objets , je croyois voir un autre ciel , une autre terre , un autre univers ; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille , ou plutôt je n'étois plus ; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur ferré de détresse , & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets ! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes , & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah ! qui est-ce qui connoît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misère , & de franchir cet immense intervalle , sans avoir un moment pour s'y préparer ? Hier , hier même , aux pieds d'une épouse adorée , j'étois le plus heureux des êtres ; c'étoit l'amour qui m'affervissoit à ses loix , qui me tenoit dans sa dépendance ; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendres-

le, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, désirer sans cesse, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valaient ceux même où je la possédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré; sans espoir, sans ressource; je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits..... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misère, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & forcée n'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remon-

ter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coutoit moins que le dédain qu'il y falloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premières réflexions sur elle furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom falloit-il donner à la sienne? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne font que des galanteries; mais Sophie Adultere est le plus odieux de tous les monstres: la distance de ce qu'elle est à ce quelle fut est immense: non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit ose-je la juger si sévèrement avant de m'être

jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O Emile, & toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidele ; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste ! tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il falloit ne la pas négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le fais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville ; elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne. Mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquilli-

té ; après t'avoir voulu retenir , elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miseres où tu t'es toi-même précipité. Hélas , il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle fût toujours sage , & qu'elle te rendit toujours heureux.

O Emile ! tu l'as perdue , tu dois te haïr & la plaindre , mais quel droit as-tu de la mépriser ? Es-tu resté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs ? Tu n'as point partagé son infidélité , mais ne l'as-tu pas excusée , en cessant d'honorer sa vertu ? ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision , où les femmes rougiroient d'être chastes , où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie & l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foiblesses , ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé pour l'amour , trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre , sans relâche , sans cesse , contre autrui , contre

elle-même ? Quel courage invincible , quelle opiniâtre résistance , quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir , combattre & vaincre incessamment , un instant de foiblesse , un seul instant de relâche & d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable , & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui , son cœur est resté pur , tout me l'assure , il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui fait dans quels pièges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse & jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité ? N'ai-je pas vu ses regrets , son repentir dans ses yeux ? n'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds ? n'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse ? Ah ! ce n'est pas là la conduite artificieuse d'une infidèle qui trompe son mari & qui se complaît dans sa trahison !

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite & sur son éton-

nante déclaration, que ne sentojs-je point en voyant cette femme timide & modeste vaincre la honte par la franchise, rejeter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejetées, & craindre d'usurper ma tendresse de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon sang? Quelle force n'admirojs-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaisser à la fausseté & portoit jusques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me disojs-je avec un applaudissement secret, au sein même de l'ignominie cette ame forte conserve encore tout son ressort; elle est coupable sans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en sa faveur à des jugemens plus doux & plus supportables. Sans la justifier je l'excusojs; sans pardonner les outrages, j'approuvojs ses bons procédés. Je me complaisojs dans ces sentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conserver sans

estime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je sentis un soulagement inespéré. L'homme est trop foible pour pouvoir conserver long-tems des mouvemens extrêmes; dans l'excès même du désespoir la providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentois une sorte de joie à me représenter Sophie estimable & malheureuse; j'aimois à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvois cesser de prendre à elle. Au lieu de la sèche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le fais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter, j'oserai quelquefois encore gémir & soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route, & distrait par ces idées j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude & d'un épuisement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse j'étois robuste & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit

tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, & même avec appétit: je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, & presque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même manière qu'auparavant, je devenois pour ainsi dire un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui res-

toit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître , & je me mis à travailler de mon métier , en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait apaisée , & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible , tendre à toutes les impressions , facile à troubler , timide à me résoudre , après les premiers momens cédés à la nature je me trouvai maître de moi-même , & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures , je pliai ma volonté sous l'inévitable joug , je regardai le passé comme étranger à moi , je me supposai commencer de naître ; & tirant de mon état présent les regles de ma conduite , en attendant que j'en fusse assez instruit , je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis , à ne jamais faire une chose & rêver à une autre , ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc atten-

tif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions , & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre , j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible , fans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir , suivant le fil de mes idées de la veille , j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme , & si ce qui me paroïssoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain , me disois-je , que par-tout où les mœurs sont en estime , les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes villes , & par-tout où les hommes plus corrompus se croient plus éclairés , on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme , disent-ils , dépend-il de sa femme ? son malheur doit-il faire sa honte , & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévère , celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs , quelque jugement qu'on portât de mes procédés , n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on
 penseroit

penferoit de moi , pourvu que dans mon propre cœur je ne ceffaffe point d'être bon , juſte , honnête ? étoit-ce un crime d'être miſéricordieux ? étoit-ce une lâcheté de pardonner une offenſe ? ſur quels devoirs allois-je donc me régler ? avois-je ſi long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui ſacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé ſeroit fondé , quelle influence peut-il avoir dans un cas ſi différent des autres ? quel rapport d'une infortunée au deſeſpoir à qui le remords ſeul arrache l'aveu de ſon crime , à ces perfides qui couvrent le leur du menſonge & de la fraude , ou qui mettent l'eſfronterie à la place de la franchise & ſe vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuſe , toute femme qui mépriſe encore plus ſon devoir qu'elle ne l'offenſe , eſt indigne de ménagement ; c'eſt partager ſon infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice , & qui l'expie par ſes regrets , eſt plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & lui pardonner ſans honte ; le malheur même qu'on lui reproche eſt garant d'elle pour l'avenir. Sophie reſtée eſtimable juſques dans le crime ſera reſpectable dans ſon repentir ; elle ſera d'autant plus fidèle

que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi; elle en sera plus soigneuse & moins fiere; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposent que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidèle, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer.

Je me disois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise; que c'est

avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il fait conserver son autorité; que le tort de ne pas prévenir le dérèglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir, que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offense une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'âme indigne de tout honneur.

Je sentoient sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi: car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer y peut être ramenée par la raison; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui fait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette

ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidèle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendrait plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chère a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée, n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendrait des rechutes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoit mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus..... l'ingrate ne l'a-t-elle

pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offense pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne trouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le fais bien : elle peut être encore digne d'estime & mériter toute ma tendresse ; elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance,

& fans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage. Le charme délicieux de l'innocence est évanoui; c'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuse; & je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide; j'aime mieux souffrir loin d'elle que près d'elle: j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagements elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'est plus ma femme: la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je suis libre, au moins je dois l'être: que mon cœur ne l'est-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront restera-t-il impuni? Si l'infidèle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'est moi que je punis & non pas elle: je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce là le ressentiment de l'honneur outragé? Où est la justice, où est la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand désespoir est de ne pouvoir plus rendre heureuse? Du moins ne fais pas la vic-

time de ta vengeance ; fais-lui , s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas ; Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidele ? D'ailleurs, de quel droit la punir , à quel titre ? Es-tu son juge , n'étant même plus son époux ? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme , elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens , & ne s'en est point cachée ; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus ; elle ne t'a ni trahi , ni menti ; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restoit , tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi , sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire , que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ; & quand je crus l'être , une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point

de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangère, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement; c'est un intérêt commun si tendre, qu'il leur tiendrait lieu de société quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devoit cette raison, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autorisera le crime, & ma femme, en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée de partager son attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit, m'embrâsoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute, je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit

tout mon ressentiment: Morte pour moi, je ne la vis plus éboupable; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentit vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément, tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois, je formai, sans déchirement, cette résolution barbare, & la regardant comme une suite nécessaire de la première, où j'étois sur

d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés ; il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il falloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence, quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste ! J'avois à chercher si j'étois cet homme encore, qui fait remplir sa place dans son espece, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place, pour celui dont tous les rapports sont détruits

ou changés ? Que faire , que devenir , où porter mes pas , à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher , & dont le fort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misère ; pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'avez été pour moi ? Non , j'aimois mon devoir encore , mais je ne le voyois plus. En rappeler les principes & les règles , les appliquer à mon nouvel état , n'étoit pas l'affaire d'un moment , & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance , & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir , en voyant que le passé ne m'étoit plus rien , je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commenter , & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens , dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons

& nous naissons à chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misère. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du fort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumières, tes vertus enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on fait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du fort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester.

Je faillis à voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer ; mes manieres n'étoient pas plus recherchées , & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier , qu'il ne l'eût été chez un grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier ; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été , & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération , & l'on me prenoit à peu-près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve , on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement ; tout ce que je faisois dans l'atelier , & j'y faisois tout mieux que le maître , excitoit l'admiration ; l'on sembloit épier tous mes mouvemens , tout mes gestes. On tâchoit d'en user

avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne se faisoit plus sans effort, & l'on eût dit que c'étoit par respect qu'on s'abstenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose me ramenant bientôt à ce qui se faisoit autour de moi, ne me laissa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéressoit beaucoup.

Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droit sur les aventuriers qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne pouvois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne fache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu: je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mysteres, j'appris qu'une jeune

dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que fans permettre qu'on m'avertit elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derrière une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'atelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant, qu'elle ferroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens des larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus: qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élançer dans l'atelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même: qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement, elle s'étoit levée tout-d'un-coup, & collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix: *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere, viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit partie avec précipitation; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Il s'ajoutèrent que le vif intérêt dont

ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable dame, les avoit rendus fideles à la promesse qu'ils lui avoient faite, & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances qu'ils n'y manquoient qu'à regret; qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui passoit en moi durant ce récit. Que de choses tout cela supposoit! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il pas falu faire pour retrouver ainsi des traces! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus? Quel voyage! quel motif l'avoit pu faire entreprendre! dans quelle occupation elle m'avoit surpris! Ah! ce n'étoit pas la première fois: mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux! Qu'est devenu cet ange du Ciel?.... Mais que vient donc faire ici cette femme?... elle amene son fils.... mon fils.... & pourquoi?.... Vouloit-elle me voir, me parler? pourquoi s'enfuir?... me bra-

ver ? pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle , la perfide ? vient - elle insulter à ma misere ? a - t - elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit , pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé , & cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage , pensant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant , j'y crus démêler le motif qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement ; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere , & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere* , avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée , & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir ; & d'où la tiroit-elle , cette persuasion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en

paix , Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue , sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables ? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle , quoiqu'elle le fût selon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie decidoit encore ce point ; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant , cela pouvoit-il même être mis en doute ? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere , & il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils , c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre , sur-tout à cet âge ; c'est un acte de passion , jamais de raison , à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi ne pouvant plus l'élever ensemble , ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire , non pour faire ce que je dois. Trainerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées , ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere , pour braver

une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma fureté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidele le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'est ôtée.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce seul point la passion m'avoit aveuglé, & ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore ; mais peut-être aussi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi ; consolée dans cette chère moitié de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fit oublier !

Nous nous connoissions si bien mutuellement, qu'il ne me falut pour deviner le motif de sa brusque retraite, que sentir qu'elle avoit prévu ce qui seroit arrivé si nous nous fussions revus. J'étois raisonnable, mais foible, elle le savoit ; & je savois encore mieux com-

bien cette ame sublime & fiere confer-
voit d'inflexibilité jusques dans ses fau-
tes. L'idée de Sophie rentrée en grace
lui étoit insupportable. Elle sentoit que
son crime étoit de ceux qui ne peuvent
s'oublier ; elle aimoit mieux être pu-
nie que pardonnée : un tel pardon n'é-
toit pas fait pour elle ; la punition mé-
me l'avilissoit moins à son gré. Elle
croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en
l'expiant, ni s'acquitter avec la jus-
tice qu'en souffrant tous les maux qu'elle
avoit mérités. C'est pour cela qu'intré-
pide & barbare dans sa franchise elle dit
son crime à vous, à toute ma famille ;
taisant en même tems ce qui l'excusoit,
ce qui la justifioit peut-être, le cachant,
dis-je, avec une telle obstination,
qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à
moi-même, & que je ne l'ai su qu'a-
près sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de
perdre son fils elle n'avoit plus rien à
desirer de moi pour elle-même. Me flé-
chir eût été m'avilir, & elle étoit d'au-
tant plus jalouse de mon bonheur qu'il
ne lui en restoit point d'autre. Sophie
pouvoit être criminelle, mais l'époux
qu'elle s'étoit choisi devoit être au-de-
sus d'une lâcheté. Ces raffinemens de
son amour-propre ne pouvoient conve-

nir qu'à elle , & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation , même après m'être séparé d'elle , de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi , mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé ; en ne considérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il falloit le laisser à sa mere , & je m'y déterminai. Du reste , confirmé dans mes sentimens , je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle , puisque je ne devois plus m'en rapprocher ? C'étoit elle encore , c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon ; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il falloit fuir ; c'étoit là ma grande affaire , & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir ? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré , & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite , puisque par-tout je trouverois à vivre

ou à mourir , & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire ? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie ? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre , & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe ? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéteroïis moins d'aller chercher des devoirs à remplir , comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse , & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime : je me dirois qu'en quelque lieu que je vive , en quelque situation que je sois , je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme , & que nul n'auroit besoin des autres si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée , & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentens rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche , ceux de demain ne sont pas encore ve-

nus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie , & le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise , je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere ; je vous écrivis , j'écrivis à ma famille , j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout , je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne ; aucun ne m'étoit nécessaire , & sans valet , sans argent , sans équipage , mais sans desirs & sans soins , je partis seul & à pied. Chez les peuples où j'ai vécu , sur les mers que j'ai parcourues , dans les déserts que j'ai traversés , errant durant tant d'années , je n'ai regretté qu'une seule chose , & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille , mon corps n'eût manqué de rien.

L E T T R E II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire , & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma patrie dont j'avois à rougir , & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine , puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même , je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie , & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays , je l'étendois sur toute la terre , & j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages , qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rend le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est , & pourquoi vouloir faire plus , si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut ; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs , s'environnant toujours de leurs usages

usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont pour ainsi dire une atmosphère qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France; sitôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même manière, & ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vitesse que je ne mettois pas à mes courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derrière moi la barrière, en me laissant le tems de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirais en m'éloignant, & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute règle.

je marchois tantôt vite & tantôt lentement, selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que j'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras; mon vêtement formoit toute ma garde-robe; il étoit commode & bon pour un ouvrier; je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontières, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance; tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt payfan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talent, j'avois par-tout quelques connoissances de mise, & je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus, parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament, qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & des mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma

patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait, c'est y acquérir une espèce de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pèlerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je ne demandois : que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? je me répondois : qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur

donne l'exemple d'être heureux & bons sans soin & sans peine : j'ai répudié mon patrimoine , & je vis ; je ne fais rien d'injuste , & je vis ; je ne demande point l'aumône , & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages , je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur la méditerranée que sur l'océan , quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le capitaine du bâtiment , espece de patron renforcé , étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les corsaires , & disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau , & il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre , & savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient aussi bi-

zarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées ; on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'exercer dans la marine , & quand je n'étois pas de quart je n'en demeuroidis pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience , & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil & des étoiles me sembloit contrarier si fort sa direction qu'il faisoit , selon moi , que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi , & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisieme nous aperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au patron ce que c'étoit ; il me dit , terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué , & paya de cette façon sa bienvenue ; car quoique vieux ma-

telot , il étoit nouvellement sur ce bord , ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité , je me mis à fureter autour de l'habitable , pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin ! en l'ôtant de sa place , je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria : Voile. Le patron regarda avec sa lunette , & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas , il ne tarda pas d'être à pleine vue , & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien , poussèrent des cris jusqu'au ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du patron , & lui dis à l'oreille : *patron , si nous sommes pris , tu es mort ; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému & je lui tins ce discours d'un ton si posé , qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la dé-

fense , mais il ne se trouva pas une
 arme en état , & nous avions tant brûlé
 de poudre que quand on voulut charger
 les pierriers , à peine en resta-t-il
 pour deux coups. Elle nous eût même
 été fort inutile ; sitôt que nous fûmes
 à portée , au lieu de daigner tirer , sur
 nous on nous cria d'amener , & nous
 fûmes abordés presque au même ins-
 tant. Jusqu'alors le patron , sans en
 faire semblant , m'observoit avec quel-
 que défiance : mais sitôt qu'il vit les
 corsaires dans notre bord , il cessa de
 faire attention à moi & s'avança vers
 eux sans précaution. En ce moment je
 me crus juge , exécuteur , pour venger
 mes compagnons d'esclavage , en puni-
 geant le genre humain d'un traître &
 la mer d'un de ses monstres. Je courus
 à lui , & lui criant , *je te l'ai promis ,*
je te tiens parole , d'un sabre dont je
 m'étois fait , je lui fis voler la tête. A
 l'instant , voyant le chef des barbares
 venir impétueusement à moi , je
 l'attendis de pied ferme , & lui présen-
 tant le sabre par la poignée , *tiens , ca-*
pitaine , lui dis-je en langue franque ,
je viens de faire justice , tu peux la faire
à ton tour. Il prit le sabre , il le leva
 sur ma tête ; j'attendis le coup en si-
 lence : il sourit , & me tendant la main ,

il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en favoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, & nous fumes envoyés au bague en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la première agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction: que m'ôtera cet événement? le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, eh dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers?

& je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui fait de quelle part il me fera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, & combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne :

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de

la dure nécessité ; que celui qui fait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre , puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui , mon pere , je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne , & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager , j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons , & je fis sous ces rudes maîtres un cours de philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essayai de mauvais traitemens , mais moins peut-être qu'ils n'en eussent effuyés parmi nous , & je connus que ces noms de Maures & de pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables , mais ils sont justes , & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence , on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire , mais ils n'exigent rien de plus , & dans leurs châtimens ils ne

punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les nègres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est que la première fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des consuls Européens & des moines, que personne ne parloit de ma rançon &

que je ne paroissais pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me facha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un atelier, dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne; ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été; ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été dé'aissés. Leurs familles étoient pauvres; la religion ne rachete point ses captifs, & les peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les consuls une préférence fort naturelle, & qui n'est pas inique, à ceux dont la reconnaissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne

manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien, même ils étoient moins que rien; car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils, qui lui étoient superflus; car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale, & ses préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit en projets de ré-

voltes & de conspirations impossibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple, & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable; mais il méprisa mes conseils & me dit fièrement qu'il savoit mourir. Monsieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens, qu'il reçut de bonne grace & en ame noble & sensible, mais qui ne lui firent pas goûter mes vœux. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi, mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défia de lui & de moi; nos liaisons lui avoient paru suspectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire valoir à son maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour

moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aïdois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, & toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque; mon jeune chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de confiance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois besoin du concours de

personne pour exécuter mon projet ; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux , exécuté de concert par mes compagnons de miseres , & je résolus de le leur proposer , conjointement avec le chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous primes le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là , ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades , leur dis-je , écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge , & je suis un des plus robustes de la troupe ; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin , soit par un épuisement total , soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti , & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie , & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis , il faut périr infaillible-

ment en très-peu de tems & sans aucune ressource ; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accélééré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail ; alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner , en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage, prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta cal-

me. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence ; leur nombre étoit grand , il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement , & leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même , qu'ils l'interrompirent par des cris , & tous jurèrent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler , nous fûmes , comme nous nous y étions attendus , très-maltraités les uns & les autres , inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille , à qui nos bourreaux n'arrachèrent pas même un seul cri. Mais l'oeuvre du chevalier ne tint pas si bien. La confiance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes , & bientôt à coups de nerf de bœuf on les ramena tous au travail , doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté , le chevalier tandis qu'on le tourmen-

toit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanés. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénètre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité, les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi; cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de

mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit : c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation ; si tu as quelque chose à répondre , parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine , dans un moment où tout maître Européen , touché jusqu'au vif par son intérêt , eût commencé sans vouloir m'entendre par me condamner à mille tourmens. Patron , lui dis-je en langue franque , tu ne peux nous haïr , tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïllons pas non plus , tu n'es pas l'auteur de nos maux , tu les ignores. Nous faisons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service , puisque le sort nous y condamne ; mais en les excédant ton esclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi , transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué , ton ouvrage ne se fera pas moins , & tu conserveras des esclaves laborieux , dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te

veut procurer en nous accablant. Nos plaintes font justes ; nos demandes font modérées. Si tu ne les écoutes pas , notre parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâlé & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes , mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois , dit-il , un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mit à notre chef ; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste , & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit , le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois, lui fit présent

de ma personne. Voilà votre Emile esclave du dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste , découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages , & leur application , bien qu'imparfaite & très-en petit dans le cas où je me trouvois. étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails , ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assém Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades de la marine & de la milice , il s'étoit successivement élevé aux premières places de l'état , & après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui succéder , par les suffrages unanimes des Turcs & des Maures , des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile , ayant à gouverner un peuple indocile & barbare , une soldatesque inquiète & mutine , avide de désordrs & de trouble, qui ne sachant ce qu'elle desi-

roit elle-même , ne vouloit que remuer , & se foucioit peu que les choses allaissent mieux pourvu qu'elles allaissent autrement. On ne pouvoit pas se plaindre de son administration , quoiqu'elle ne répondit pas à l'espérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu sa régence assez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant , le commerce & l'agriculture alloient bien , la marine étoit en vigueur , le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes. . . .

LE LÉVITE

D'ÉPHRAÏM.



LE LÉVITE

D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu ! viens animer ma voix ; je dirai les crimes de Benjamin , & les vengeances d'Israël ; je dirai des forfaits inouis , & des châtimens encore plus terribles. Mortels , respectez la beauté , les mœurs , l'hospitalité ; foyez justes sans cruauté , misericordieux sans foiblesse ; & sachez pardonner au coupable , plutôt que de punir l'innocent.

O vous , hommes débonnaires , ennemis de toute inhumanité ! vous qui de peur d'envisager les crimes de vos freres , aimez mieux les laisser impunis , quel tableau viens-je offrir à vos yeux ? Le corps d'une femme coupé par pieces , ses membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus , tout le peu-

ple , fait d'horreur , élevant jusqu'au Ciel une clameur unanime , & s'écriant de concert : non , jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël , depuis le jour où nos Peres sortirent d'Egypte jusqu'à ce jour. Peuple saint , rassemble-toi ; prononce sur cet acte horrible , & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits , celui qui détourne ses regards est un lâche , un déserteur de la justice ; la véritable humanité les envisage , pour les juger , pour les détester. Osons entrer dans ces détails , & remontons à la source des guerres civiles qui firent périr une des Tribus , & coûtèrent tant de sang aux autres. Benjamin , triste enfant de douleur ; qui donnas la mort à ta mere , c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu , c'est ta race impie qui put le commettre , & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit sur le peuple du Seigneur , il fut un tems de licence où chacun , sans reconnoître ni magistrat ni juge , étoit seul son propre maître & faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël , alors éparé dans les champs , avoit peu de grandes villes , & la simplicité de ses mœurs rendoit superflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs ,

& les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la fécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité, qui restent dans l'oubli parce que nul ne commande aux autres, & qu'on n'y fait point de mal, un Léviste des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frere ; tu es comme les filles de Salphaad, & je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur *). Mais mon cœur est à toi ; viens avec moi, vivons ensemble ; nous ferons unis & libres ; tu feras mon bonheur ; & je ferai le tien. Le Léviste étoit jeune & beau ; la jeune fille sourit, ils s'unirent, puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là, coulant une si douce vie, si chere aux cœurs tendres & simples, il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là, sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les coteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ! Combien de fois il la mena

*) Nombres. Chap. XXXVI. v. 8. Je fais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas supposé.

fous l'ombrage, dans les vallons de Sichesem, cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux. Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiseaux des pièges trompeurs, & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant. Puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aïse en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays ? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes ? les filles de la riante Sichesem font-elles sans grace & sans gaité ? les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse ? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien-aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Léviste, peut-être parce qu'il ne lui laissoit rien à desirer. Elle se déroba & s'enfuit vers son pere, vers sa tendre mere, vers ses folâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance, comme si elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Léviste abandonné ne pouvoit

oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle, leurs jeux, leurs plaisirs, leurs querelles, & leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboé, soit qu'au soir un vent de mer vint rafraichir leurs roches brûlantes, il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle, & la nuit, seul dans sa couche nuptiale, il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit, comme un enfant chassé du jeu par les autres feint de n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Léviste entraîné par son amour prend sa monture, & suivi de son serviteur avec deux ânes d'Épha chargés de ses provisions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour se réconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin tressaillit, court au devant de lui, & l'accueillant avec caresses l'introduit dans la maison de son pere; lequel apprenant son arrivée accourt aussi plein de joie, l'embrasse, le reçoit, lui, son serviteur, son équipage, & s'empresse à le bien trai-

ter. Mais le Lévite ayant le cœur ferré ne pouvoit parler ; néanmoins ému par le bon accueil de la famille , il leva les yeux sur sa jeune épouse , & lui dit : Fille d'Israël , pourquoi me fuis-tu ? Quel mal t'ai-je fait ? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au pere : rendez-moi ma compagne , rendez-la moi pour l'amour d'elle ; pourquoi vivroit-elle seule & délaissée ? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçue vierge ?

Le pere regarda sa fille , & la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le pere dit donc à son gendre : mon fils , donnez-moi trois jours : passons ces trois jours dans la joie , & le quatrième jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite resta donc trois jours avec son beau-pere & toute sa famille , mangeant & buvant familièrement avec eux : & la nuit du quatrième jour , se levant avant le soleil , il voulut partir. Mais son beau-pere l'arrêtant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeun ? Venez fortifier votre estomac , & puis vous partirez. Ils se mirent donc à table , & après avoir mangé & bu , le pere lui dit : mon fils , je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois , le Lévite se levant ,

vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il passoit loin de sa retraite , livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le pere ne pouvant se résoudre à s'en séparer, engagea sa fille d'obtenir encore cette journée , & la fille caressant son mari le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin , comme il étoit prêt à partir , il fut encore arrêté par son beau-pere , qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour ; & le tems s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa femme & son serviteur , & ayant préparé toute chose ; à mon fils , lui dit le pere , vous voyez que le jour s'avance & que le soleil est sur son déclin. Ne vous mettez pas si tard en route ; de grace , réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez sans retard : & en disant ainsi , le bon vieillard étoit tout saisi ; ses yeux paternels se remplissoient de larmes. Mais le Lé-vite ne se rendit point , & voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste ! Que de touchans adieux furent dits & recommencés ! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille versèrent sur

son visage ! Combien de fois elles la reprirent tour - à - tour dans leurs bras ! Combien de fois sa mere éplorée , en la serrant derechef dans les siens , sentit les douleurs d'une nouvelle séparation ! Mais son pere en l'embrassant ne pleuroit pas : ses muettes étreintes étoient mornes & convulsives ; des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas ! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. O s'il eût su qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût su que ce jour étoit le dernier de ses jours... Ils partent enfin , suivis des tendres bénédictions de toute leur famille , & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille , qui dans l'union la plus pure , coule au sein de l'amitié ses paisibles jours , & semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres ! Oh innocence des mœurs , douceur d'ame , antique simplicité , que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs ?

CHANT SECOND.

LE jeune Lévite suivoit sa route avec sa femme , son serviteur & son bagage , transporté de joie de ramener l'amie de son cœur , & inquiet du soleil & de la poussière , comme une mere qui ramene son enfant chez la nourrice , & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite , & ses murs aussi vieux que les siècles leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître : vous voyez le jour prêt à finir ; avant que les ténèbres nous surprennent , entrons dans la ville des Jébuséens , nous y chercherons un asyle , & demain , poursuivant notre voyage , nous pourrons arriver à Géba.

A Dieu ne plaise , dit le Lévite , que je loge chez un peuple infidèle , & qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur. Non , mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos freres. Ils laisserent donc Jérusalem derrière eux , ils arriverent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa , qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détour-

nerent pour y passer la nuit , & y étant entrés , ils allèrent s'asseoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un asyle , & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours , ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers tems , il est vrai , n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre , & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls sans doute dont les cœurs de fer fussent endurcis , mais cette dureté n'étoit pas commune. Partout avec la patience on trouvoit des freres ; le voyageur dépourvu de tout , ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement , le Léviste alloit détacher son bagage , pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il apperçut un homme vieux , revenant sur le tard de ses champs & de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Éphraïm , & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux , vit un homme & une femme assis au milieu de

la place , avec un serviteur , des bêtes de somme & du bagage. Alors s'approchant , il dit au Lévite : Etranger, d'où êtes-vous , & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Ephraïm , d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur , mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux , du pain , du vin pour moi , pour votre servante , & pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire , il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit : paix vous soit , mon frere ; vous ne resterez point dans la place ; si quelque chose vous manque , que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison , fit décharger leur équipage , garnir le ratelier pour leurs bêtes , & ayant fait laver les pieds à ses hôtes , il leur fit un festin de Patriarches , simple & sans faste , mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille *) promise à un jeune

*) Dans l'usage antique , les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes , quand c'étoient des hommes ; mais lorsqu'il y avoit des femmes , elles s'y mettoient avec elles.

homme du pays , & que dans la gaité d'un repas offert avec joie ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, fans joug, fans frein, fans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Ethna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant : livre-nous ce jeune étranger, que fans congé tu reçois dans nos murs ; que sa beauté nous paye le prix de cet asyle, & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévitte sur la place, & par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence ; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit, & ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient fans justice & fans honte, pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés, se trouble, s'effraye, & dit au Lévitte : nous sommes perdus. Ces méchans ne font pas des gens que la raison ramene, & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il se prosterne, & levant au Ciel ses mains pures de toute rapine, il leur dit : O mes fre-

res ! quels discours avez-vous prononcés ? Ah ! ne faites pas ce mal devant le Seigneur ; n'outragez pas ainsi la nature , ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point & que prêts à le maltraiter lui-même ils alloient forcer la maison , le vieillard au désespoir prit à l'instant son parti , & faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte , il reprit d'une voix plus forte : non , moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte & ne souillera point ma maison : mais , écoutez , hommes cruels , les supplications d'un malheureux pere. J'ai une fille encore vierge , promise à l'un d'entre vous ; je vais l'amener pour vous être immolée , mais seulement que vos mains sacrilèges s'abstiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors , sans attendre leur réponse , il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite , que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile , se réveillant à ce déplorable aspect , prévient le généreux vieillard , s'élance au-devant de lui , le force à rentrer avec sa fille , & prenant lui-même sa compagne bien aimée , sans lui dire un seul mot , sans lever les yeux sur elle , l'entraîne jusqu'à

la porte, & la livre à ces maudits. Aussitôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une foible gémisse, se jette sur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. O misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire! comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces desirs? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière, ses traits effacés, son visage éteint; la pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses, elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages: Hélas! elle est déjà morte! Barbares, indignes du nom d'hommes, vos hurlemens ressemblent aux oris de l'horrible Hyène, & comme elle vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanières ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard, elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte

d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à sortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré ! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime : puis , adressant la parole à la jeune fille, leve-toi, lui dit-il, fuyons de la malédiction qui couvre cette terre : viens , & ma compagne ! je suis cause de ta perte , je serai ta consolation : périsse l'homme injuste & vil qui jamais te reprochera ta misère ; tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il se trouble, son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef, il regarde, il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, & trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tirée de la maison de ton pere ? Voilà donc le sort que te préparoit mon amour ? Il acheva ces mots prêt à la fuivre , & ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant, occupé du seul projet dont son ame étoit remplie il fut sourd à tout autre sentiment ; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps, qui devoit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil sec & sombre ; il

n'y voit plus qu'un objet de rage & de défefpoir. Aidé de fon ferviteur , il le charge fur fa monture & l'emporte dans fa maifon. Là, fans héfiter, fans trembler, le barbare ofe couper ce corps en douze pieces ; d'une main ferme & fure il frappe fans crainte , il coupe la chair & les os , il fépare la tête & les membres , & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables , il les précède à Mafpha , déchire fes vétemens , couvre fa tête de cendres, fe profterne à mefure qu'ils arrivent , & réclame à grands cris la'justice du Dieu d'Ifraël.

 CHANT TROISIEME.

CEPENDANT vous eussiez vu tout le Peuple de Dieu s'émouvoir, s'assembler, sortir de ses demeures, accourir de toutes les Tribus à Maspha devant le Seigneur, comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, & depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le Lévitte s'étant présenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainsi :

“ Je suis entré dans Gabaa ville de Benjamin avec ma femme pour y passer la nuit ; & les gens du pays ont entouré la maison où j'étois logé, voulant m'outrager & me faire périr. J'ai été forcé de livrer ma femme à leur débauche, & elle est morte en sortant de leurs mains. Alors j'ai pris son corps, je l'ai mis en pieces, & je vous les ai envoyées à chacun dans vos limites. Peuple du Seigneur, j'ai

„ dit la vérité ; faites ce qui vous semblera juste devant le Très-haut. „

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri , mais éclatant , mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers. Vive l'Éternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures , & nul de nous ne retournera sous son toit que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : béni soit Israël qui punit l'infamie & venge le sang innocent ! Fille de Bethléem , je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots , il tomba sur sa face , & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulcre , & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solennel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes , & l'on choisit dix de cent , cent de mille , & mille de dix mille , la dixième partie du peuple entier , dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa , tandis qu'un pareil nombre étoit

chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit : c'est le sang de Juda qui crie vengeance, que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs freres, ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites : pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous ? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Mafpha, ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur coté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écouterent point l'exhortation de leurs freres, & loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils fortirent en armes de toutes les villes de leur partage, & accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de

Gabaa, au nombre de sept cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse, & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de coté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant fortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie, la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les fables d'Elath se couvrent de nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat : mais leurs freres ne se découragerent point, & se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais

il leur dit : allez & combattez ; votre devoir dépend-il de l'événement ?

Comme ils marchaient donc vers Gabaâ , les Benjamites firent une forte par toutes les portes , & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille , ils les défirent , & les poursuivirent avec un tel acharnement , que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur , & jeûnant jusqu'au soir , ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham , disoient-ils en gémissant , ton peuple épargné tant de fois dans ta juste colere , périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein ? Puis s'étant présentés devant l'Arche redoutable , & consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinéas fils d'Eléazar , ils lui dirent : marcherons-nous encore contre nos freres , ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez , & ne vous fiez plus en votre nombre , mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît : demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs

cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves, qui savent vaincre sans fureur & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derrière le coteau de Gabaa, & se rangeant en bataille avec le reste de leur armée, ils attirent loin de la ville les Benjamites; qui sur leurs premiers succès pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cède & recule à dessein devant eux; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage: ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur!

Cependant le corps de troupes caché derrière le coteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, & s'étendant autour de la Ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée; puis

élevant une grande fumée il donne à l'armée le signal convenu , tandis que le Benjamite acharné s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal , firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites , surpris de voir les bataillons d'Israël se former , se développer , s'étendre , fondre sur eux , commencerent à perdre courage , & tournant le dos , ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour , ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints , & fuyant en déroute vers le désert , ils furent environnés , poursuivis , tués , foulés aux pieds , tandis que divers détachemens entrant dans les Villes , y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere & de meurtre , presque toute la Tribu de Benjamin , au nombre de vingt-six mille hommes , périt sous l'épée d'Israël ; savoir , dix-huit mille hommes dans leur première retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du coteau , cinq mille dans la déroute vers le désert , deux mille qu'on atteignit près de Guidhon , & le reste dans les places

qui furent brûlées , & dont tous les habitans hommes & femmes , jeunes & vieux , grands & petits , jusqu'aux bêtes , furent mis à mort , sans qu'on fit grâce à aucun : en sorte que ce beau pays , auparavant si vivant , si peuplé , si fertile , & maintenant moissonné par la flamme & par le fer , n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossements.

Six cents hommes seulement , dernier reste de cette malheureuse Tribu , échappèrent au glaive d'Israël & se réfugièrent au rocher de Rhimmon , où ils restèrent cachés quatre mois , pleurant trop tard le forfait de leurs frères , & la misère où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé , sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort , éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages lui offrant des holocaustes & des actions de grâces ; puis élevant sa voix , il pleura ; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham , s'écrioient-ils dans leur affliction , ah ! où sont tes promesses , & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple , qu'une Tribu soit éteinte en

Israël ? Malheureux humains qui ne savez ce qui vous est bon , vous avez beau vouloir sanctifier vos passions ; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre , & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.

 CHANT QUATRIÈME.

A P R È S avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere, les enfans d'Israël y chércherent quelque remede qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent : que ferons-nous pour conserver ce dernier & précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur, disant : si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle son sang au sang de Benjamin ! Alors pour éluder un serment si cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir si, malgré l'engagement solennel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel, s'étoit refusée à des vengeances plus atroces que le forfait, sans considérer que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires

que la cruauté. Hélas ! la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécuterent cet ordre effroyable : allez , exterminiez Jabès de Galaad & tous ses habitans , hommes , femmes , enfans , excepté les seules filles vierges que vous amenez au camp , afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres , ce peuple farouche en commit de plus grands ; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées , lesquels tombés à terre après leur premier effet , se relevent avec une impétuosité nouvelle , & dans leurs bonds inattendus renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste , Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon , & ils vinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie , ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés ; la honte & le remords couvroient leurs visages , & tout Israël consterné poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites , de laquelle Jacob avoit dit : " Benjamin est un loup dévorant ;

„ au matin il déchirera sa proie, & le soir
 „ il partagera le butin „.

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les freres, les peres, les meres devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoutantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux, ni l'être, qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses freres coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes Israélites, écoutez l'avis d'un de vos freres. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin ; Allez, & mettez des embû-

ches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes , alors vous les enveloppez , & ravissant chacun sa femme , vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les peres ou les freres des jeunes filles viendront se plaindre à nous , nous leur dirons : ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs freres ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le serment , nous ferons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit , & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser , ils s'élançerent & les environnerent. La craintive troupe fuit , se disperse ; la terreur succede à leur innocente gaité ; chacune appelle à grands cris ses compagnes , & court de toutes ses forces. Les cepts déchirent leurs voiles , la terre est jonchée de leurs parures , la course anime leur teint & l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés , où courez-vous ? En fuyant l'oppresséur qui vous poursuit vous tombez dans des bras qui vous enchainent. Chacun ravit la sienne , & s'ef-

forçant de l'appaiser l'effraye encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'éleve, aux cris qui se font entendre au loin tout le peuple accourt ; les peres & meres écartent la foule & veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorifés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix , & le peuple , ému de compassion pour les Benjamites s'intéresse en leur faveur.

Mais les peres , indignés de l'outrage fait à leurs filles , ne cessoient point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Israël seront-elles asservies & traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur ? Benjamin nous fera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? Où est la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la justice & la pitié , l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret , & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble ; ils les suivent , leur tendent les bras , & leur crient : filles de Silo , ferez-vous plus heureuses avec d'autres ? Les restes de

Benjamin font-ils indignes de vous fléchir? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aïse d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mere quelle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise, & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler; la course & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil; il devine tout, il gémit, & prêt à se retirer il voit arriver le pere d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main: Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur; j'aime Elmacin; il eût été la consolation de mes vieux jours: mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait.

Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux , elle rencontre ceux de son vénérable pere. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder , & se retournant à l'instant demimorte , elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute , ô Axa , lui dit-il , mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi , je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête , jamais le vin n'a mouillé mes levres , mon corps est aussi pur que mon cœur : Prêtres du Dieu vivant , je me voue à son service , recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt , comme par une inspiration subite , toutes les filles entraînés par l'exemple d'Axa imitent son sacrifice , & renonçant à leurs premiers amours se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'éleve un cri de joie au milieu du Peuple. Vierges d'Ephraïm , par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos peres ! il est encore des vertus en Israël.

L E T T R E S
A S A R A .

Jam nec spes animi credula mutui.

Hor.

AVERTISSEMENT.

ON comprendra sans peine comment une espece de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit si un Amant d'un demi-siecle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge , qu'un Barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre Lettres d'Amour, & intéresser encore les honnêtes gens , mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons , on peut les sentir en lisant ces Lettres ; après leur lecture , on en jugera.

LETTRÉS

A SARA.

PREMIERE LETTRE.

TU lis dans mon cœur , jeune Sara ; tu m'as pénétré , je le fais , je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air fatigant , à tes cruelles bontés , à tes méprisantes agaceries , je vois que tu jouis en secret de ma misere ; tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux , pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes , Sara ; je suis à plaindre , mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris , mais de pitié , parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge , qu'en aimant je me sens indigne de plaire , & que la fatale illusion qui m'égare , m'empêche de te voir telle que tu es , sans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur

tout, hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde , excepté que tu puisses partager mes feux infernaux. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois ; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus , & j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien , oui , je t'adore ; oui , je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente , si tu l'oses , de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris , comme un amant barbon qui veut faire l'agréable ; & dans son extravagant délire , s'imagine avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire , ô Sara , ne t'en flatte pas ; tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie , ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs , mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris , si tu veux , de ma foiblesse ; tu ne riras pas , au moins , de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion , parce que l'humiliation est toujours cruelle , & que le dédain est dur à supporter : mais ma passion , toute folle qu'elle est , n'est point emportée ; elle est à la fois vive & douce comme toi. Privé

de tout espoir , je suis mort au bonheur
& ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont
mes seuls plaisirs ; je ne puis avoir d'au-
tres vœux. J'aimerois mon Rival même
si tu l'aimois ; si tu ne l'aimois pas , je
voudrois qu'il pût mériter ton amour ,
qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus
dignement & te rendre plus heureuse.
C'est le seul desir permis à quiconque ose
aimer sans être aimable. Aime & sois ai-
mée , ô Sara. Vis contente , & je mour-
rai content.

SECONDE LETTRE.

PUISQUE je vous ai écrit , je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter , foyez - en sûre ; & c'est la manière dont vous m'aurez traité durant mon délire , qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en ferai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez , je le fais ; vous l'avez lue. Oui , vous mentez sans me rien dire , par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant , c'est parce que vous avez été toujours fautive , & la simplicité que vous affectez avec moi me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous-même , peut-être à d'autres , & vous ne vous croyez pas assez triomphante si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela , fille artificieuse ,

dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer , dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute , en paroissant vous-même n'en rien favoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre ; je le fais , je l'ai vu. Je vous ai vu , quand j'entrais dans votre chambre , poser précipitamment le livre où je l'avois mise ; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pièges , & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore ? Cent fois en un instant , prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse , que de combats , que d'efforts pour me retenir ! Je fortis pourtant , je fortis palpi tant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fiere , ô Sara , d'un penchant que je peux vaincre , puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné ! J'impute à ta vanité les fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi , ne fût-ce que pour me tyranniser ! mais daigner tyranniser un amant grison , seroit lui faire trop

d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus. Quoi! je suis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où est cette douceur que tes yeux promettent? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer? ... Barbare! ... insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame; elle ment, tu n'as que de la férocité. Ah Sara! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.

TROISIEME LETTRE.

ENFIN, rien ne manque plus à ma honte, & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance ! Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi ! j'ai fait l'amour en jeune-homme ? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant ? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ? j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignit, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans ? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage ? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer ! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes ! mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se souleve & s'irrite ; mais il s'oublie &

se perd dans les raviffemens que j'y ai sentis. Ah ! je ne me voyois pas alors ; je ne voyois que toi , fille adorée : tes charmes , tes sentimens , tes discours remplissoient , formoient tout mon être : j'étois jeune de ta jeunesse , sage de ta raison , vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime ? Pouvois-je haïr celui que tu dai- gnois appeller ton ami ? Hélas ! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si touchant , ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi , me faisoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos si tendres , tes caresses si pures m'enchantoient & me déchiroient ; des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misere , & que si j'eusse été plus digne de plaire , je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendriffement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour , je le fais ; mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi ! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux ? j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes ? O cette larme , quel embrasement dévorant elle a causé ! & je ne serois pas le plus heureux des hommes ? Ah , com-

bien je le fais au-deffus de ma plus orgueilleuse attente !

Oui , que ces deux heures reviennent fans cesse , qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie. Eh ! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude ? J'étois humilié , j'étois insensé , j'étois ridicule , mais j'étois heureux , & j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui , Sara , oui , charmante Sara , j'ai perdu tout repentir , toute honte ; je ne me souviens plus de moi ; je ne sens que le feu qui me dévore ; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres ? j'ai pour toi le cœur d'un jeune - homme , & cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Ethna de ses glaces , son sein n'est pas moins embrasé.

QUATRIEME LETTRE.

QUOI ! c'étoit vous que je redoutois ! c'étoit vous que je rougissois d'aimer ! O Sara , fille adorable , ame plus belle que ta figure ! si je m'estime désormais quelque chose , c'est d'avoir un cœur fait

pour sentir tout ton prix. Oui , sans doute , je rougis de l'amour que j'avois pour toi , mais c'est parce qu'il étoit trop rampant , trop languissant , trop foible , trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux & mon cœur devorent tes charmes , il y a six mois que tu m'occupes seule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche , je croyois voir changer tes traits , ton air , ton port , ta figure ; je ne fais quel feu surnaturel lui-soit dans tes yeux , des rayons de lumière sembloient t'entourer. Ah Sara ! si réellement tu n'es pas une mortelle , si tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare , dis-le moi ; peut-être il est tems encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas ! si je m'abuse dans mes transports , dans mes téméraires hommages , guéris-moi d'une erreur qui t'offense , apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué , Sara , de toutes les manières , & si vous me faites aimer ma folie , vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne , je trouve un sage dans

dans une jeune fille , & je ne fens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur , si pleine de dignité , de raison , de bienfaisance , m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévère ; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches ; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends , Sara , & j'espere vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour , je le suis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement fera aussi court qu'il a été grand ; vous me l'avez montré , cela suffit ; j'en saurai fortir , soyez-en sûre : quelque aliéné que je puisse être , si j'en avois vu toute l'étendue , jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis , & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit , je fais me le dire ; je fais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné , & si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître , je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui me

rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas ! quels dangers ? Je n'étois pas assez vain pour en supposer , je n'imaginois pas pouvoir tendre un piège à votre innocence , & si vous eussiez été moins vertueuse , j'étois un suborneur sans en rien favoir.

O Sara ! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses , & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes , sa voix me parle & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs ! Que ne les puis-je oublier moi-même ! Mais non , je le sens , j'en ai pour la vie , & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre , & auquel chaque jour ôte un degré d'espérance & en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici , Sara , ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais , que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule & malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître , mais que je ne puis plus étouffer. Quand je

dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche : mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout, hors de vos regards : vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous & si flétrissant pour moi pourroit-il flatter votre belle âme ? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé ; il est trop tard, il faut qu'il vous reste, & il est si peu intéressant pour vous qu'il seroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouvelloit sans cesse. Ah ! je serois trop à plaindre dans ma misère si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez, & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être, mais connoissez-moi toujours tel que je suis : vous n'aurez plus à censurer mes discours, mais souffrez mes lettres ; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme

d'une Divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes ; votre présence purifiera mon cœur ; je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; & je voudrai n'être plus coupable , quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres ? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire , & vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara , je te donne cette arme , pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret , tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches , ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire ? Bannis-moi , méprise-moi désormais , si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir , jè te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.

*LA REINE
FANTASQUE,
CONTE.*

H 2

YOUNG

1870

LA REINE
FANTASQUE,
C O N T E.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit son peuple. . . . Cela commence comme un conte de Fée, interrompit le Druide. C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit son peuple, & qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des Ministres aussi bien intentionnés que lui; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur mal-faisante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit en conséquence, & une conduite si singulière lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissoit, mais à la Cour il passoit pour un fou. A cela

près , il ne manquoit pas de mérite ;
aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce prince étoit extraordinaire , il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuse, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantafque étoit son nom : nom célèbre qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine , & dont elle foutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre & si raisonnable , étoit le charme & le supplice de son cher époux ; car elle l'aimoit aussi fort sincérement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entre eux , ils passèrent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde, de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir , & qu'elle ne rendit responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune , & ils n'ordonnoient pas

une drogue qu'elle ne fit préparer très-soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez, à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes, & malheur aux desservans des Temples où sa Majesté alloit en pèlerinage: elle fourrageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages: tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions si bien faites, à force de médecins si sagement employés, le ciel & la terre exaucerent les vœux de la Reine; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions,

jusqu'à l'extravagance : dans ses transports , elle caſſoit & briſoit tout , elle embraiſſoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit , hommes , femmes , courtiſans , valets ; c'étoit riſquer de ſe faire étouffer que ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle ne connoiſſoit point , diſoit-elle , de raviſſement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à ſon aïſe , dans ſes momens de mauvaïſe humeur.

Comme la groſſeſſe de la Reine avoit été long-tems inutilement attendue , elle paſſoit pour un de ces événemens extraordinaires , dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues , les moines à leurs reliques , le peuple à ſes prières , & le Roi à ſon amour. Chacun s'intéreiſſoit à l'enfant qui devoit naître , comme ſi ç'eût été le ſien , & tous faiſoient des vœux ſinceres pour l'heureuſe naiſſance du Prince , car on en vouloit un , & le peuple , les Grands & le Roi réunifſoient leurs deſirs ſur ce point. La Reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui preſcrire de qui elle devoit accoucher , & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille ; ajoutant qu'il lui paroïſſoit aſſez ſingulier que quelqu'un oſât lui diſputer le droit de diſ-

poser d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison ; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour boudier, occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite, ç'eût été autant de repos pour son mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant ; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel Saint se vouer, il eut recours à la Fée Discrete son amie, & la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire, de demander excuse à la Reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes

est de désorienter un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choses de bonne grace, & tâchez de céder en cette occasion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours, en disputant impoliment contre elle.

Fantastique qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre, que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes; mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme,

elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait : Mon prince & mon époux , ajouta-t-elle tout haut , m'ordonne d'accoucher d'un garçon , & je fais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse , c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son Peuple , dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour ; je dois imiter un si noble désintéressement , & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille Royale , mémoire important au bonheur de l'Etat & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention , & je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent mal - adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi en haussant les épaules ; je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrete , dont le sexe & le nom contraisoient quelquefois plaisamment dans son caractère , trouva cette querelle si réjouissante qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publi-

quement au Roi qu'elle avoit consulté les Cometes qui président à la naissance des Princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'Enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantasque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille ; il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes, mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierrieres & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille elle ne parla que de son fils, & n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la

Fée , voir d'un coté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant , & de l'autre sa sacrée Majesté baisser les yeux , & dire en balbutiant : je croyois la Fée m'avoit pourtant dit . . . Messieurs, ce n'est pas ma faute ; & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les sçavans de la Cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes , l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer , ajuster , concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges , & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent & spirituel usage de faire haranguer par les Magistrats en robe le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avilir la Magistrature à pure perte & jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la Cour , que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre , ou du moins y répondre.

Eh tant mieux ! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils ! Ne feroit-il pas trop heureux que toutes les bêtises qu'ils ont à lui dire fussent épuisées avant qu'il les entendit, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour Dieu laissez-les haranguer tout leur bien-aise, tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il a l'ennui de moins : vous devez favoir de reste qu'on n'en est pas toujours quitte à si bon marché. Il en fallut passer par-là, & de l'ordre exprès de sa Majesté les Présidens du Sénat & des Académies commencerent à composer, étudier, raturer, & feuilleter leur Vaumoriere & leur Démosthene pour apprendre à parler à un Embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine sentit les premières douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise gueres en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace & pleuroit d'un air si riant, qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le Palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le

Sénat , le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller, & roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la dernière personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le Roi que son trouble mettoit hors de lui ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertence excita parmi les Dames du Palais des ris immodérés, qui joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantafque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le garderent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la Ville, de sorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi seul qui n'en fût rien. Chacun étoit donc attentif à la scène qui se préparoit; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment avec deux promesses contradictoires la Fée pourroit se tirer d'affaire & conserver son crédit.

Oh ça, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles : car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des portraits, & de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs. Comment pardieu ! dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez fots pour lire tout cet esprit-là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'Auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, pense-tu que tes propos vailent mieux que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendrait qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai

jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être, que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, répartit plaisamment le Druide; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions; fais-les donc agir si ton histoire a besoin de eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles: je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil; mais conter pour conter est d'un ennui! vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre! Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver; car l'essentiel m'a tellement emporté, que je ne fais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh! reprit Jalamir; croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la

lune & le soleil, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer, ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si désiré, le Roi sortant de la Majesté pour se rendre à la nature, fit des exttavagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laissé faire à la Reine, & le plaisir d'avoir des Enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête : *Mes amis, réjouissez-vous tous, il vient de me naitre un Fils, & à vous un Pere, & une Fille à ma Fcmm.* La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'aperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la Fée qui connoissoit son esprit fantasque se contenta, conformément à ce qu'elle avoit désiré, de lui annoncer d'abord une Fille. La Reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincèrement son Epoux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait, dans un tems à la vé-

rite singulièrement choisi , des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon , & quand on lui présenta sa Fille , elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un Fils. Discrete à qui l'esprit de son sexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs , pénétra sur-le-champ ce qui se passoit dans celui de la Reine , & n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité , elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de sa surprise , trouva l'expédient si plaisant , qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir , & si la Fée n'eût répondu de sa vie , la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du Roi & sur les visages des Courtisans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure : le regret sincere qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté son mari , lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour sa sœur , & le Roi de son côté qui adoroit la Reine , marqua la même préférence à la Fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques Epoux se faisoient ainsi l'un à

l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus se passer de son Fils que le Roi de sa Fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le Peuple, & le rassura du moins pour un tems sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits-forts qui s'étoient moqués des promesses de la Fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infaillibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles es choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, poussèrent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un Fils à la Reine & une Fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se dispoisoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux.... Un moment, interrompit le Druide; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du

baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Thamiris, je ne fais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge, ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Moufti, & le Misfel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir, d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des ferrails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire ! Dieu fasse paix à tous les honnêtes Cafards qui suivent l'intolérance du Prophete de la Mecque, toujours prêts à massacrer faintement le genre - humain pour la plus grande gloire du Créateur ! mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des sages, & de parure à ceux des fots.

Je fais bien que les loix de la Géographie qui reglent toutes les Religions du monde, veulent que les deux nouveaux-nés soient Mufulmans ; mais on ne circonci- que les mâles , & j'ai besoin que mes jumeaux soient adminiftrés tous deux ; ainfi trouvez bon que je les baptife. Fais, fais, dit le Druide ; voilà, foi de Prêtre , un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La Reine qui fe plaifoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours, & fortir le septieme, sous prétexte qu'elle se portoit bien ; en effet, elle nourriffoit ses enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui représenterent très-fortement les conséquences. Mais Fantafque qui craignoit les ravages du lait répandu, foutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaisir de la vie, que celui qui vient après la mort ; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice ; ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mere qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris, dans des soins qui les regardent si peu, fit beaucoup rire les dames, & la Reine, trop jolie pour l'être impunément,

nément , leur parut dès-lors , malgré ses caprices , presque aussi ridicule que son Epoux , qu'elles appelloient par dérision le Bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir , dit aussi-tôt le Druide ; tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan , & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes , comme un Madrid au bois de Boulogne , un Opéra dans Paris , & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie , & ne me tends plus de ces pièges ; car n'étant ni marié , ni Sultan , ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin , dit Jalamir sans répondre au Druide , tout étant prêt , le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais , & déclara aux augustes Epoux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux , dit-elle , avant que l'eau magique les dérobe à ma protection , les enrichir de mes dons , & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier , puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même tems : mais comme vous devez connoître mieux que moi les qua-

lités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choisissez vous-mêmes, & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux Epoux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractère de toute sa famille; & le bon Prince qui sentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillassent à six ans, elle s'embarrassoit fort peu qu'ils fussent des fots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord; bientôt le caractère des nouveaux-nés ne fut plus le prétexte de la dispute, & il n'étoit pas question d'avoir raison, mais de se mettre l'un & l'autre à la raison.

Enfin Discrete imagina un moyen de tout ajuster, sans donner le tort à personne; ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le Roi ap-

prouva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel, en mettant à couvert des bizarres souhaits de la Reine l'héritier présomptif de la couronne; & voyant les deux enfans sur les genoux de leur gouvernante, il se hâta de s'emparer du Prince, non sans regarder sa sœur d'un œil de commisération. Mais Fantafque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princesse, & la prenant aussi dans ses bras: vous vous unissez tous, dit-elle, pour m'excéder, mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entière. La Fée & le Roi tâchèrent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle se félicitoit beaucoup de l'expédient qui feroit rejaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah! dit ce Prince



outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie; mais ajouta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine, mais je serai vengée, & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuosité sans égale, que le Roi désespéré de son étourderie les eût bien voulu retenir; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués sans retour des caracteres demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princesse Raison, nom bizarre qu'elle illustra si bien qu'aucune femme n'osa le porter depuis.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, & les qualités d'un bon Roi; partage qui ne paroïssoit pas des mieux entendus, mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux Epoux

agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, & la prédilection ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler, le plus mal partagé des deux, & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, & la serrant tendrement : hélas ! lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valloir ? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne. Fantastique plus circonspecte sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur ; mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage, nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt, en sautant au cou de son mari, je suis sûre qu'ils s'attacheront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans

cette faillie , se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire , qu'en effet la bonté naturelle & un cœur sensible suffissent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste , dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverai le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde , & fera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le Royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux , il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts ; injuste pour avoir été imprudent , le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais , le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot , quoiqu'au fond il soit bon , sensible & généreux , ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice , & sa seule étourderie unie à tout son pouvoir le fera plus haïr , que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre coté ta Princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des Fées , deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs , se fera telle-

ment adorer du Peuple , que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite , avantageuse à tout le monde & à elle-même , ne fera du tort qu'à son frere , dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus , & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas , quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône , d'asservir la marotte à la quenouille , & la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple , & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres , que de se choisir lui-même des chefs raisonnables ; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien , il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies ; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus sage des femmes , & que le mâle ou le premier né fût-il un singe ou un loup , il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange , naissant après lui , obéit à ses volontés. Objections & répliques de la part des féditieux ,

dans lesquelles Dieu fait comme on verra briller ta sophistique éloquence ! car je te connois ; c'est sur-tout à médire de ce qui se fait que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amere franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, Pere Druide, comme vous y allez ! dit Jalamir tout surpris ; quel flux de paroles ! Où diable avez vous pris de si belles tirades ? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un conte de Fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des Princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous faurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure & de plus ha-

billés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine trompée par le choix de son mari ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raison celui du Prince son frere, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au Trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets, & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du Pere sous celle du fils, les Peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de Maître. La Princesse Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voisin, qu'elle préféra parce qu'il portoit la plus longue moustache & sautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantafque, elle mourut d'une

indigestion de pieds de Perdrix en ragoût, qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit où le Roi se morfondoit à l'attendre, un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

LE
PERSIFLEUR.



L E

P E R S I F L E U R *.)

DÈS qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient par divers accidens successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; & comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi, que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavantage, pour tâcher à leur faveur d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer: mais actuellement le stratagème seroit trop dangereux; le lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le

*) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique, projeté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui: l'Auteur en esquissa la première feuille, & par des événemens imprévus, le projet en demeura-là.

tour de tout prendre au pied de la lettre : or, je le demande à mes chers confreres, est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de foi ?

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, & qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion, même prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit. Car remarquez, je vous prie, que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire non plus qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrents ; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable, & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espece de doute défavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à

ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public, mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-tems reléguée dans le pays des Romains; la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions, & la Géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens, il m'a semblé que dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire; grace à l'esprit

de nos modernes, il y a long-tems que ce scandale a cessé & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires, & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois je me suis vu en état de décider de tout, avec autant d'affurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers Poètes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie afin qu'ils durent long-tems; je fais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes dissertations quand il sera question de Poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable, pour quiconque aspire à la réputation d'Auteur célèbre, de parler pertinentement de toutes les sciences, hors celle dont il se mêle. D'ailleurs je ne ferois point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, &c. & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanczar,

Grigri, Angola, Misapouf, & autres sublimes productions de ce siècle?

Ma dernière raison, & dans le fond la seule dont j'avois besoin, est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité, est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon sentiment & de communiquer l'un & l'autre au public; or dans tout cela, je ne vois pas la moindre nécessité d'être savant; juger sainement & impartialement, bien écrire, savoir sa langue, ce font-là, ce me semble, toutes les connoissances nécessaires en pareil cas: mais ces connoissances, qui est-ce qui se vante de les posséder mieux que moi & à un plus haut degré? A la vérité, je ne saurois pas bien démontrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis; mais c'est justement à cause de cela que je le crois encore plus fort: on ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres: serois-je donc le premier qui à force de se croire un fort habile homme l'auroit aussi fait croire au public? & si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion, qu'elle soit bien ou mal fondée, n'est-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même chose dans le cas dont il s'agit?

On ne peut donc nier que je ne sois très-fondé à m'ériger en Aristarque , en juge souverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaisie, sans que personne soit en droit de me taxer de témérité, sauf à tous & un chacun de se prévaloir contre moi du droit de représailles que je leur accorde de très-grand cœur , desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière & dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires , je déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal : ce ne sont que des livres que je vais examiner ; le mot d'Auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même , il ne s'étendra point au-delà , & j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens ; de sorte que si dans mes jours de mauvaise humeur il m'arrive quelquefois de dire : voilà un sot , un impertinent écrivain , c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence & de sottise , & je n'entends nullement que l'Auteur en soit moins un génie du premier ordre , & peut-être même un digne Académicien. Que fais-je , par exemple , si l'on ne

s'avifera point de régaler mes feuillets des épithetes dont je viens de parler ? or on voit bien d'abord que je ne cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague , si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet & la maniere dont je me propose de l'exécuter , je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractère , qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir , il a croqué mon portrait en deux mots , en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si diffeuble à moi que moi-même : c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singuliere ; elle est telle dans mon esprit qu'elle influe de tems à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis un dur & féroce misanthrope ; en d'autres momens , j'entre en extase au milieu des charmes de la société & des délices de l'amour. Tantôt je suis austere & dévot , & pour le bien de mon ame je fais tous mes ef-

forts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin , & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison , je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus , de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot , un Protée , un Caméléon , une femme , sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours sous quelque forme particulière qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là , & ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens : car comme ils n'ont point de période fixe , ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre , & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus ; le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la première fois que je les ai vus ; c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur

avec les mêmes personnes. De sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère; mais, allez aux derniers éclaircissémens, l'un vous dira que je suis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte; en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une, desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité que je fus contraint de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fit tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes & certains retours presque périodiques, qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif; en un mot, qu'à moi-même; c'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles & quelques phénomènes, qu'ils ont

réduits en règle pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires ; par l'une je me trouve sagement fou, par l'autre follement sage : mais de telle maniere pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un & dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage ; car alors le fond de toutes les matieres que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entièrement absorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon ame folle elle est bien plus sage que cela : car bien qu'elle tire toujours de son propre fond le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ses raisonnemens & dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne differe presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes ou à-peu-près, je trouve un petit problème à proposer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille.

Qu'on ne s'attende donc point à ne

voir ici que de sages & graves dissertations ; on y en verra sans doute , & où seroit la variété ? mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique , il ne me prenne tout-d'un-coup une saillie extravagante , & qu'emboitant mon lecteur dans l'icosahèdre de Bergerac , je ne le transporte tout-d'un-coup dans la lune , tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogryphe , je pourrois fort bien lui citer Platon , Locke ou Mallebranche.

Au reste , toutes matieres seront de ma compétence ; j'étends ma juridiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse ; je m'arrogerai même , quand le cas y écherra , le droit de révision sur les jugemens de mes confreres ; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France , je me propose aussi de faire de tems en tems de bonnes excursions hors du Royaume , & de me rendre tributaires l'Italie , la Hollande & même l'Angleterre , chacune à son tour , promettant , foi de voyageur , la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie sans doute assez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractère , j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne ; c'est autant pour son profit

que pour ma commodité que j'en agisse ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même, j'aurai tout le tems de persifler les autres; j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, & l'on trouvera que je me ferai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort, & au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs; je fais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres: c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu. Ma grande folie est de vouloir ne consulter que la vérité: de sorte que suivant l'étendue de mes lumieres & la disposition de mon esprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin, tantôt un censeur sévere & bourru, non pas un fatirique amer ni un puéril adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne fera jamais inique.

L'ENGAGEMENT

T É M É R A I R E,

COMÉDIE EN VERS.

Suppl. Tome I.

I



AVERTISSEMENT.

RIEN n'est plus plat que cette Piece. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaité du troisieme Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'esprit où je vivois alors, sans connoître l'art d'écrire & sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Édition générale, j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage; sinon je laisse à ceux que j'aurai chargés de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du Public.

A C T E U R S .

DORANTE, }
VALERE, } Amis.

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Cousine d'Isabelle.

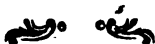
LISETTE, Suivante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le château d'Isabelle.



L'ENGAGEMENT
TÉMÉRAIRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc enfin ferrer des
nœuds si doux :
Valere à son retour doit être votre
époux,
Vous allez être heureuse. Ah ! ma chere
Eliante !

ELIANTE.

Vous soupirez ? Hé bien ! Si l'exemple
vous tente,
Dorante vous adore , & vous le voyez
bien.

Pourquoi gêner ainsi votre cœur & le sien ?

Car, vous l'aimez un peu : du moins, je le soupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits sur ma personne,
Cousine ; un premier choix m'a trop mal réussi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faisant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me prescrire ;
Ou du moins. . . Car Dorante a voulu me séduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainsi la dupe d'un trompeur,
Qui par le succès même en feroit plus coupable ?
Et qui l'est trop, peut-être.

ELIANTE.

Il est donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.

Il vient. Eloignons-nous, ma Cousine,
 un moment.
 Il n'est pas de son but aussi près qu'il le
 pense,
 Et je veux à loisir méditer ma ven-
 geance.

S C E N E II.

DORANTE.

ELLÉ m'évite encor ! Que veut dire
 ceci ?
 Sur l'état de son cœur quand ferai-je
 éclairci ?
 Hazardons de parler. Son humeur
 m'épouvante.
 Carlin connoît beaucoup sa nouvelle
 Suivante ;
 Je veux. . . . *Il apperçoit Carlin, Carlin ?*

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR ?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on
ne peut être.

Que diable !

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu ?

CARLIN.

Selon ; s'il nous restoit garni,
Cuisine foisonnante, & cellier bien
fourni ;

Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante ;
Pour ceux du sieur Carlin, Lifette la Sui-
vante :

Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il est....

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon ! par quelle aventure ?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
A perdre ses châteaux en quatre coups
de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, & tout est décidé
Déjà dans mon esprit....

CARLIN.

Peste ! la belle emplette !
Résolue à part - vous ? c'est une affaire
faite ;

K 5

Le château déformais ne sauroit nous
manquer.

D O R A N T E.

Songe à me féconder, au lieu de te
moquer.

C A R L I N.

Oh! Monsieur, je n'ai pas une tête si vive;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon esprit grossier toujours dans
l'embarras

Ne fait jamais jouir des biens que je
n'ai pas :

Je ferois un Crésus fans cette mal-adresse.

D O R A N T E.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gen-
tilleffe

Tu pourrois bien, pour prix de ta mo-
ralité,

Attirer sur ton dos quelque réalité?

C A R L I N.

Ah! de moraliser je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre phi-
losophie!

Çà, vous pouvez parler; j'écoute fans
souffler.

D O R A N T E.

Apprends donc un secret qu'à tous il faut
céler,

Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'est plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras
m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Habelle.

CARLIN.

Oh! quel secret! Ma foi
Je le favois sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui, vous: vous conduisez avec tant
de mystere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant
à les taire,

Vos airs myſtérieux , tous vos tours & retours,
 En inſtruiſent bientôt la ville & les faux-
 bourgs.
 Paſſons. A votre amour la Belle répond-
 elle ?

D O R A N T E.

Sans doute.

C A R L I N.

Vous croyez être aimé d'Ifabelle ?
 Quelle preuve avez-vous du bonheur de
 vos feux ?

D O R A N T E.

Parbleu , Meſſer Carlin , vous êtes cu-
 rieux !

C A R L I N.

Oh ! ce ton - là , ma foi , ſent la bonne
 fortune ;
 Mais trop de confiance en fait manquer
 plus d'une ,
 Vous le ſavez fort bien.

D O R A N T E.

Je ſuis ſûr de mon fait.
 Ifabelle en tout lieu me fuit.

C A R L I N.

Mais en effet ,
 C'eſt de ſa tendre ardeur une preuve con-
 ſtante !

DORANTE.

Ecoute jufqu'au bout. Cette veuve char-
 mante
 A la fin de fon deuil déclara fans retour
 Que fon cœur pour jamais renonçoit à
 l'amour.
 Prefque-dès ce moment mon ame en fut
 touchée ;
 Je la vis, je l'aimai ; mais toujours atta-
 chée
 Au vœu qu'elle avoit fait, je fentis qu'il
 faudroit
 Ménager fon efprit par un détour adroit :
 Je feignis pour l'hymen beaucoup d'an-
 tipathie,
 Et réglant mes difcours fur fa philofe-
 phie,
 Sous le tranquille nom d'une douce ami-
 tié,
 Dans fes amufemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Pefte ! ceci va bien. En amufant les belles
 On vient au férieux. Il faut rire auprès
 d'elles ;
 Ce qu'on fait en riant eft autant d'avan-
 cé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'eft
 paffé.

Tu peux bien te douter qu'après toute
une année

On est plus familier qu'après une jour-
née ;

Et mille aimables jeux se passent entre
amis,

Qu'avec un étranger on n'auroit pas
permis.

Or , depuis quelque tems j'apperçois
qu'Isabelle

Se comporte avec moi d'une façon nou-
velle.

Sa cousine toujours me reçoit de même
œil ;

Mais sous l'air affecté d'un favorable
accueil,

Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant
sa défaite

Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve
le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui
plaire ?

Il n'entre en ce Château que vous seul
& Valere ,

Qui près de la cousine en esclave en-
chainé.

Va bientôt par l'hymen voir son feu
couronné.

D O R A N T E.

Moi donc , n'appercevant aucun rival à
 craindre ,
 Ne dois-je pas juger que voulant se con-
 traindre
 Isabelle aujourd'hui cherche à m'en im-
 poser
 Sur le progrès d'un feu qu'elle veut dé-
 guiser ?
 Mais avec quelque soin qu'elle cache sa
 flâme ,
 Mon cœur a pénétré le secret de son
 ame ;
 Ses yeux ont sur les miens lancé ces
 traits charmans ,
 Présages fortunés du bonheur des amans.
 Je suis aimé , te dis-je ; un retour plein
 de charmes
 Paye enfin mes soupirs , mes transports
 & mes larmes.

C A R L I N.

Economisez mieux ces exclamations ;
 Il est pour les placer d'autres occasions
 Où cela fait merveille. Or , quant à
 notre affaire ,
 Je ne vois pas encor ce que mon mini-
 stère ,
 Si vous êtes aimé , peut en votre fa-
 veur ;

Que vous faut-il de plus?

D O R A N T E.

L'aveu de mon bonheur.
 Il faut qu'en ce Château.... Mais j'ap-
 perçois Lifette.
 Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche
 discrète.

C A R L I N.

Vous offenzez, Monsieur, les droits de
 mon métier.
 On doit choisir son monde, & puis s'y
 confier.

D O R A N T E, *le rappelant.*

Ah! j'oublois.... Carlin? j'ai reçu de
 Valere
 Une Lettre d'avis que pour certaine af-
 faire,
 Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujour-
 d'hui;
 S'il vient, cours aussi - tôt m'en aver-
 tir ici

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH! c'est toi, belle enfant? Eh bon
jour, ma Lisette :

Comment vont les galans? A ta mine
coquette

On pourroit bien gager au moins pour
deux ou trois :

Plus le nombre en est grand & mieux
on fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monsieur, un petit
caractère,

Mais fort joli, vraiment.

DORANTE.

Bon, bon! point de colere.

Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par
ta foi,

Peux-tu défendre aux gens d'être amou-
reux de toi?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à
merveilles,

Et vos galans discours enchantent les
oreilles.

Mais au fait, croyez - moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis,

Feignant de vouloir l'embrasser.

J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monsieur ?

DORANTE.

Tu ris

Et je veux rire aussi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeste !

Comme à m'interpréter, Monsieur, vous
êtes leste !

Je m'entends autrement, & fais qu'au-
près de nous

Ce jargon séduisant de Messieurs tels
que vous,

Montre, par ricochet, où le discours
s'adresse.

DORANTE.

Quoi ! tu penserois donc qu'épris de ta
maitresse.

L I S E T T E .

Moi ? je ne pense rien ; mais si vous
m'en croyez ,
Vous porterez ailleurs des feux trop mal
payés.

D O R A N T E , *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu ! l'ingrate a vu ma
flâme ,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans
mon ame.

L I S E T T E .

Qui vous a dit cela ?

D O R A N T E .

Qui me l'a dit ! c'est toi.

L I S E T T E .

Moi ? je n'y songe pas.

D O R A N T E .

Comment ?

L I S E T T E .

Non , par ma foi.

D O R A N T E .

Et ces feux mal payés , est - ce un rêve ?
est - ce un conte ?

L I S E T T E.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le
feu vous monte !
Je ne m'y frotte plus.

D O R A N T E.

Ah ! daigne m'éclaircir.
Quel plaisir peux-tu prendre à me faire
souffrir ?

L I S E T T E.

Et pourquoi si long-tems ; vous, me faire
mystere.

D'un secret dont je dois être dépositaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de
fouci.

Isabelle n'a rien apperçu jusqu'ici.

à part. haut.

C'est mentir. Mais gardez qu'elle ne vous
souponne ;

Car je doute en ce cas que son cœur vous
pardonne.

Vous ne sauriez penser jusqu'où va sa
fierté.

D O R A N T E.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

L I S E T T E.

Elle vient. Essayez de lire dans son
ame,

Et sur-tout avec soin cachez - lui votre
 flamme ;
 Car vous êtes perdu si vous la laissez
 voir.

D O R A N T E.

Hélas ! tant de lenteur me met au dés-
 espoir.

S C E N E V.

ISABELLE , DORANTE , LISETTE.

I S A B E L L E.

AH ! Dorante , bon jour. Quoi ! tous
 deux tête-à-tête !

Ah mais ! vous faisiez donc votre cour
 à Lifette ?

Elle est vraiment gentille & de bon en-
 tretien.

D O R A N T E.

Madame , il me suffit qu'elle vous ap-
 partient ,

Pour rechercher en tout le bonheur de
 lui plaire.

I S A B E L L E.

Si c'est-là votre objet , rien ne vous reste
 à faire ,

Car Lifette s'attache à tous mes sentimens.

DORANTE.

Ah ! Madame !

ISABELLE.

Oh ! sur-tout, quittons les complimens,
Et laissons aux amans ce vulgaire langage.

La sincère amitié de ce froid étalage
A toujours dédaigné le fade & vain secours :

On n'aime point assez quand on le dit
toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois heureux qui peut
le dire !

LISETTE, *bas.*

Taisez-vous donc, jaseur.

ISABELLE.

J'oserois bien prédire
Que sur le ton touchant dont vous vous
exprimez,
Vous aimerez bientôt, si déjà vous
n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame ?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, sans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup mon homme est en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptômes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Lisette avec affectation.*)

Madame, en vérité... Pour lui faire ma cour,

Faut-il en convenir ?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien, Monsieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez - moi franchement ;

Seriez-vous amoureux ?

L I S E T T E , *bas, vivement.*

Gardez de. . . .

D O R A N T E .

Non vraiment.

Madame , il me déplaît fort de vous contredire.

I S A B E L L E .

Sur ce ton positif je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas , je crois , m'en imposer.

D O R A N T E .

J'aimerois mieux mourir que de vous abuser.

L I S E T T E , *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien ; j'en suis assez contente.

I S A B E L L E .

Ainsi donc , votre cœur qu'aucun objet
ne tente ,

Les a tous dédaignés , & jusques aujourd'hui

N'en a point rencontré qui fût digne de
lui.

D O R A N T E , *à part.*

Ciel ! se vit-on jamais en pareille détresse !

L I S E T T E .

L I S E T T E.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse,
Donner à ce discours son approbation ;
Mais je fais que l'amour est son aversion.
Bas à Dorante.

Il faut ici du cœur.

I S A B E L L E.

Eh bien, j'en suis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne sentant, du moins, nul penchant
à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans
retour.

L I S E T T E.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien
qu'il ne fasse.

I S A B E L L E.

Vous répondez pour lui ? c'est de mauvaise
grace.

D O R A N T E.

Hélas ! j'approuve tout : dictez vos volontés ;
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

I S A B E L L E.

Ce ne sont point des loix, Dorante, que
j'impose,
Et si vous répugnez à ce que je propose,
Suppl. Tome I. L

Nous pouvons dès ce jour nous quitter
bons amis.

D O R A N T E.

Ah ! mon goût à vos vœux fera toujours
fournis.

I S A B E L L E.

Vous êtes complaisant ; je veux être in-
dulgente ,

Et pour vous en donner une preuve évi-
dente ,

Je déclare à présent qu'un seul jour , un
objet ,

Doivent borner le vœu qu'ici vous avez
fait.

Tenez pour ce jour seul votre cœur en
défense ;

Evitez de l'amour jusques à l'apparence ;
Envers un seul objet que je vous nom-
merai ;

Résistez aujourd'hui , demain je vous
ferai

Un don.....

D O R A N T E , *vivement.*

A mon choix ?

I S A B E L L E.

Soit , il faut vous satisfaire ;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'hon-
neur :

Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

D O R A N T E.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de récompense !

I S A B E L L E.

Oui , mais si vous manquez un moment de prudence ,

Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard ,

Un trait de jalousie, enfin, de votre part, Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse :

Je punirai sur moi votre propre foiblesse, En vous voyant alors pour la dernière fois.

Telles sont du pari les immuables loix.

D O R A N T E.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes !

Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes

Dont les attraits pour moi sont tant à redouter ?

I S A B E L L E.

Votre cœur aisément pourra les rebuter ; Ne craignez rien.

D O R A N T E.

Et c'est ?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends - je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême ?
Si le combat avoit moins de facilité,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit
coûté.

LISSETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à
peindre !

DORANTE, *à part.*

Non, je n'en reviens pas. Mais il faut
me contraindre.

Cherchons en cet instant à remettre mes
sens.

Mon cœur contre soi-même a lutté trop
long-tems ;

Il faut un peu de trêve à cet excès de
peine.

La cruelle a trop vu le penchant qui
m'entraîne,

Et je ne fais prévoir, à force d'y
 penser,
 Si l'on veut me punir ou me récom-
 penser.

SCENE VI

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le sort me tou-
 che l'ame.

Vous vous plaisez par trop à maltraiter
 sa flâme,

Et vous le punissez de sa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette, il n'a rien qu'il n'ait bien
 mérité.

Quoi! pendant si long-tems il m'aura
 pu séduire?

Dans ses pièges adroits il m'aura su con-
 duire?

Il aura, sous le nom d'une douce amitié....

LISETTE.

Fait prospérer l'amour!

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié ?
 Il faut que ces trompeurs trouvent dans
 nos caprices
 Le juste châtement de tous leurs artifices.
 Tandis qu'ils sont amans, ils dépendent
 de nous ;
 Leur tour ne vient que trop si-tôt qu'ils
 sont Epoux !

LISETTE.

Ce font bien, il est vrai, les plus francs
 hypocrites !
 Ils vous favent long-tems faire les cha-
 têmes :
 Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance au-
 près d'eux
 Prenons notre revanche.

ISABELLE.

en soi-même. Oui, le tour est heureux.
à Lisette.
 Je médite à Dorante une assez bonne
 piece,
 Où nous aurons besoin de toute ton
 adresse.
 Valere en peu de jours doit venir de
 Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a
 l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveille.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruse fans pareille.

ISABELLE.

Valere & ma Cousine unis d'un même amour

Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?

Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même, & que peu délié

Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice ,

Et moins encor son cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien , vraiment ; mais pourtant mon projet

Demanderoit..... attends..... mais oui, voilà le fait.

Nous pouvons aisément la tromper elle-même ;
Cela n'en fait que mieux pour notre stratagème.

L I S E T T E.

Mais si Dorante , enfin , par l'amour emporté ,
Tombe dans quelque piège où vous l'aurez jetté ,
Vous ne pousserez pas , du moins , la raillerie
Plus loin que ne permet une plaisanterie ?

I S A B E L L E.

Qu'appelles - tu , plus loin ? Ce font ici des jeux ,
Mais dont l'événement doit être sérieux.
Si Dorante est vainqueur & si Dorante m'aime ,
Qu'il demande ma main , il l'a dès l'instant même :
Mais si son foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter ,
Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne ,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction ,
Et dont je punirai son indiscretion.

L I S E T T E.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute lé-
gère
Pour qui la moindre peine est encor trop
sévere?

I S A B E L L E.

D'abord, à ses dépens nous nous amuse-
rons,
Puis nous verrons après ce que nous en-
ferons.

A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

I S A B E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

OUI tout a réussi, Madame, par
merveilles.
Estant écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine
terreur,
Nous donne bien, je pense, au Diable
de bon cœur.

L y

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?

D'une amie en secret s'approprier l'amant ?
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très-affurément
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui
fait lui plaire ,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en
coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois, je ne suis pas
capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien
moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

L I S E T T E.

Très-malin.

I S A B E L L E.

Mais.....

L I S E T T E.

Les frais en font faits, il faut en voir
la fin,

N'est-ce pas ?

I S A B E L L E.

Oui, je vais faire la fausse lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroite-
ment,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

L I S E T T E.

Oh ! vraiment
Carlin est si nigaud que.....

I S A B E L L E.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre
stratagème.

S C E N E II.

CARLIN.

VALERE est arrivé : moi, j'accours
à l'instant,
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en
doit de belles !
On dit qu'au Dieu Mercure on a donné
des ailes ;
Il en faut en effet pour servir un amant,
S'il ne nourrit son monde assez légè-
ment
Pour compenser cela. Quelle maudite vie !
Que d'être assujettis à tant de fantaisies !
Parbleu, ces maîtres-là sont de plaisans
sujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour
leurs valets !

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL! que viens-je d'entendre! &
 qui voudra le croire?
 Inventat-on jamais perfidie aussi noire?

CARLIN.

Eliante paroît: elle a les yeux en pleurs!
 A qui diable est-elle?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
 Qui pourroit reconnoître Isabelle & Va-
 lere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau
 mystere.

ELIANTE.

Ah! Carlin, qu'à propos je te rencontre
 ici!

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve
 aussi,

Madame, si je puis vous y marquer mon
zele.

E L I A N T E.

Cours appeller Dorante, & dis-lui qu'Isa-
belle,
Lifette, & son ami, nous trahissent tous
trois.

C A R L I N.

Je le cherche moi-même, & déjà par deux
fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir ap-
prendre
Que Valere au logis est resté pour l'at-
tendre.

E L I A N T E.

Valere? Ah! le perfide! il méprise mon
cœur,
Il épouse Isabelle, & sa coupable ardeur
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même tems l'honneur & la
tendresse.

C A R L I N.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre
fait?
Il faut se défier des rapports qu'on nous
fait.

E L I A N T E.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve
trop certaine.

J'étois par pur hazard dans la chambre
prochaine ;
Isabelle & Lifette arrangeoient leur com-
plot.
A travers la cloison , jusques au moindre
mot,
J'ai tout entendu.

CARLIN.

Mais , c'est de quoi me confondre :
A cette preuve-là je n'ai rien à répon-
dre.
Que puis-je , cependant , faire pour vous
servir ?

ELIANTE.

Lifette en peu d'instans furement doit
fortir
Pour porter à Valere elle-même une
lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû re-
mettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-
la
Sur-le-champ à Dorante ; il pourra voir
par-là
De tout leur noir complot la trame cri-
minelle ;
Qu'il tâche à prévenir cette injure
cruelle,
Mon outrage est le sien.

C A R L I N.

Madame, la douleur
 Que je ressens pour vous dans le fond de
 mon cœur
 Allume dans mon âme une telle co-
 lère
 Que mon esprit ne peut Si je
 tenois Valère
 Suffit je ne dis rien Mais, ou
 nous ne pourrons,
 Madame, vous servir ou nous vous
 servirons.

E L I A N T E.

De mon juste retour tu peux tout te pro-
 mettre.
 Lisette va venir: souviens-toi de la
 lettre.
 Un autre procédé seroit plus généreux,
 Mais contre les trompeurs on peut agir
 comme eux.
 Faut d'autre moyen pour le faire con-
 noître,
 C'est en le trahissant qu'il faut punir un
 traître.

SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI ! C'est bien dit : mais
pour exécuter

Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.

Lifette n'est pas grue, & le diable m'emporte

Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne forte.

Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant

Si l'on ne pourroit point..... Le cas est important ;

Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,

Car mon dos..... C'est Lifette, & j'apperçois la lettre.

Eliante, ma foi, ne s'est trompée en rien.

S C E N E V.

CARLIN, LISETTE *avec une Lettre dans le sein.*

LISETTE, *d part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets ,
tout va bien.

CARLIN.

A part. Hazardons l'aventure. *Haut.* Et comment va, Lisette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouffer
les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois assez à piller les passans
Qui te ressembleroient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui feroient autant que
toi volables.

L I S E T T E .

Que leur volerois-tu, pauvre enfant? je n'ai rien.

C A R L I N .

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.

Par exemple , d'abord je tâcherois de prendre.... *essayant d'escamoter la Lettre.*

L I S E T T E .

Fort bien , mais de ma part tâchant de me défendre ,

Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment. *Elle met la Lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*

C A R L I N .

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.

Qu'est-ce que cette Lettre? où vas-tu donc la mettre?

L I S E T T E , *feignant d'être embarrassé.*

Cette Lettre, Carlin? Eh! mais, c'est une Lettre....

Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui.... Il
tâche encore de prendre la Lettre.

LISETTE, *mettant la Lettre dans l'autre
poche opposée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrois bien favoir....

CARLIN.

Je te demande excuse ;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune
part.
Je voulois seulement favoir si par hazard
Cette Lettre n'est point pour Valere ou
Dorante.

LISETTE.

Et si c'étoit pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me présente,
Ainsi que je ferois même en tout autre
cas,
Pour la porter moi-même & vous sauver
des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens ; voyons la Lettre.

LISETTE.

Et si vous la donnant, je vous faisois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

CARLIN.

Oui, Lisette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a su me prescrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'est un autre point :
Ton honneur & le mien ne se ressemblent point.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur Carlin, j'en ferois très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

C A R L I N.

Ah ! vous êtes cachée !

Je connois maintenant quel est votre motif.
 Votre esprit en détours seroit moins inventif,
 Si la Lettre touchoit un autre que vous-même.
 Un traître rival est l'objet du stratagème,
 Et j'ai , pour mon malheur, trop su le pénétrer ,
 Par vos précautions pour ne la point montrer.

L I S E T T E.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse,
 De vos soins désormais je suis peu curieuse.

C A R L I N , *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez ,
 Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passez.
 Quand je vous promenois par toutes les guinguettes ,
 Lorsque je vous aidois à plisser vos cornettes ,
 Quand je vous faisois voir la foire ou l'Opéra ,

Toujours, me disiez-vous, notre amour
durera.

Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton
ame

Le charmant souvenir de ton ancienne
flâme.

Je sens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, c'en est fait, c'est pour toi que
je meurs.

L I S E T T E.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe
en foiblesse.

Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma ten-
dresse?

C'est moi qui l'assassine. Eh! vite mon
flacon;

*Pendant que Lisette le soutient & lui fait
sentir son flacon, Carlin lui vole la Lettre.*

Sens, sens, mon pauvre enfant. *à part.*

Ah! le rusé fripon!

Haut. Comment te trouves-tu?

C A R L I N.

Je reviens à la vie.

L I S E T T E.

De la mienne bientôt ta mort seroit
suivie.

C A R L I N.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

L I S E T T E , *à part.*

C'est ma Lettre, coquin, qui t'a ressuscité.

Haut. Avec toi cependant, trop long-tems je m'amuse;

Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse,

Et déjà je devrois être ici de retour.

Adieu, mon cher Carlin.

C A R L I N.

Tu t'en vas, mon amour?
Rassure-moi, du moins, sur ta persévérance.

L I S E T T E.

Et quoi! peux-tu douter de toute ma constance?

A part. Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos.

Avec tout leur esprit les hommes font des fots.

SCENE

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe, & voici ma conquête.

Ce n'est pas tout; il faut encor un coup de tête:

Car, à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussi-tôt sans la décacheter,
La chose est immanquable: & cependant
Valere

Vous lui souffle Isabelle, & sous mon ministère

Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains & mes projets perdus!

Il faut ouvrir la Lettre. . . Eh! oui; mais
si je l'ouvre,

Et par quelque malheur que mon vol se découvre,

Valere pourroit bien. . . la peste soit du sot!

Qui diable le saura? moi, je n'en dirai mot.

Lisette aura sur moi quelque soupçon
peut-être:

Eh bien, nous mentirons. . . Allons, servons mon maître,

i *Suppl.* Tome I.

Et contentons fur-tout ma curiosité.
 La cire ne tient point : tout est déjà fauté :
 Tant mieux : la refermer fera chose facile. . . .

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

(Il lit.)

Je vous prévien par cette Lettre, mon cher Valere, supposant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé là-dessus un stratagème assez plaisant pour vous amuser à ses dépens & l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une espece de pari, par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie, sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûrement, je l'accablerai de tendresses outrées, que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à son engagement, il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; & s'il l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu ; le Notaire est déjà mandé ; tout est prêt pour l'heure marquée, & je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli style!
 Après de pareils tours on ne dit rien,
 sinon
 Qu'il faut pour les trouver être femme ou
 démon.
 Oh! que voici de quoi bien réjouir mon
 maître!
 Quelqu'un vient: c'est lui-même.

SCENE VII

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te tiens-tu donc, traître?
 Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi;
 Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-tems.

CARLIN.

Donnez-vous patience.
 Si vous montrez en tout la même pé-
 tulance
 Nous allons voir beau jeu.

M 2

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres
amours

Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle fotte nouvelle

Viens-tu.....

CARLIN.

Point de courroux : Je fais bien
qu'Isabelle

Dans le fond de son cœur vous aime uni-
quement ;

Mais, pour nourrir toujours un si doux
sentiment,

Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, est de son caractère.
Il lit la Lettre.

Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient
ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui
Pai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chere Suivante,
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Eliante.

DORANTE.

D'Eliante ! Comment ?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahison qu'arrangeoient de
concert
Mabelle & Lifette, & pour vous en in-
struire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah ! je suis confondu !
Aveuglé que j'étois ! comment n'ai-je
pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelli-
gence ?
On abuse aisément un cœur sans dé-
fiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité !

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois
douté.
Continuellement on les trouvoit en-
semble.

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce
me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux ca-
cher leur jeu :
Mais leurs regards.

DORANTE.

Non pas ; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé
Valere,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de
leurs nœuds
D'Eliaute avec art il faisoit l'amou-
reux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner
le change

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange !
Mais que sert le regret, & qu'y faire,
après tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jus-
qu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagème.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin
vous-même.

DORANTE.

Je veux voir Isabelle , & feignant d'i-
gnorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su pré-
parer ,
Pour la mieux détester je prétends me
contraindre ,
Et sur son propre exemple apprendre l'art
de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce
soir.

CARLIN va & revient.

Peut-être.

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

M 4

DORANTE.

Je suis au désespoir.
 Elle vient. A ses yeux déguifons ma colere.
 Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment
 se peut-il faire
 Qu'un esprit aussi noir anime tant d'at-
 traits ?

SCENE XVIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus tems d'af-
 fecter désormais
 Sur mes vrais sentimens un secret inu-
 tile.
 Quand la chose nous touche on voit la
 moins habile
 A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
 Je prétends avec vous agir plus franche-
 ment.
 Je vous aime, Dorante, & ma flamme
 sincere
 Quittant ces vains dehors d'une sagesse
 austere,
 Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,

Veut bien à vos regards dévoiler son ar-
deur.

Après avoir long - tems vanté l'indiffé-
rence,

Après avoir souffert un an de violence, ¶
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte
pas peu

Quand on se voit réduite à faire un tel
aveu.

D O R A N T E.

Il faut en convenir; je n'avois pas l'au-
dace

De m'attendre, Madame, à cet excès de
grace.

Cet aveu me confond & je ne puis
douter

Combien, en le faisant, il a dû vous
coûter.

I S A B E L L E.

Votre discrétion, vos feux, votre con-
stance,

Ne méritoient pas moins que cette ré-
compense;

C'est au plus tendre amour, à l'amour
éprouvé,

Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois
privé.

Plus vous auriez d'ardeur, plus, crai-
gnant ma colere,

Vous vous attacheriez à ne pas me dé-
 plaire ;
 Et mon exemple feul a pu vous dispen-
 ser
 De me cacher un feu qui devoit m'of-
 fenser.
 Mais quand à vos regards toute ma flâme
 éclate
 Sur vos vrais sentimens peut-être je me
 flatte ,
 Et je ne les vois point ici se déclarer ,
 Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'es-
 pérer.

D O R A N T E.

Madame, pardonnez au trouble qui me
 gêne ,
 Mon bonheur est trop grand pour le
 croire fans peine.
 Quand je songe quel prix vous m'avez
 destiné ,
 De vos rares bontés je me sens
 étonné.
 Mais moins à ces bontés j'avois droit de
 prétendre ,
 Plus au retour trop dû vous devez vous
 attendre.
 Croyez, sous ces dehors de la tranquil-
 lité ,
 Que le fond de mon cœur n'est pas moins
 agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air
 soit tranquille,
 Mais il semble annoncer plus de torrens
 de bile
 Que de transports d'amour : je ne crois
 pas pourtant
 Que mon discours pour vous ait eu rien
 d'insultant,
 Et, fans trop me flatter, d'autres à votre
 place
 L'auroient pu recevoir d'un peu meil-
 leure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
 Avec autant de goût on a de meilleurs
 yeux,
 Et je ne trouve point, fans doute, en mon
 mérite
 De quoi justifier ici votre conduite :
 Mais, je vois qu'avec moi vous voulez
 plaisanter ;
 C'est à moi de favoir, Madame, m'y
 prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'est pousser bien loin la mo-
 destie :
 Ceci n'a point trop l'air d'une plaisan-
 terie ;

Il nous en coûte assez en déclarant nos
feux ,

Pour ne pas faire un jeu de semblables
aveux.

Mais je crois pénétrer le secret de votre
ame ;

Vous craignez que cherchant à tromper
votre flâme

Je ne veuille abuser du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre
en défaut.

Je ne vous cache point qu'il me paroît
étrange

Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi
le change :

Pensez - vous que des feux qu'allument
nos attraits

Nous redoutions si fort les transports in-
discrets ,

Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extra-
vagance

Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de
prudence ?

Croyez , si votre sort dépendoit du
pari ,

Que c'est de le gagner que vous seriez
puni.

D O R A N T E.

Madame , vous jouez fort bien la Co-
médie ;

Votre talent m'étonne, il me fait même
envie,

Et pour favoir répondre à des discours
si doux,

Je voudrois en cet art exceller comme
vous :

Mais, pour vouloir trop loin pousser le
badinage,

Je pourrois à la fin manquer mon per-
sonnage,

Et reprenant peut-être un ton trop
férieux.....

I S A B E L L E.

A la plaifanterie il n'en feroit que
mieux.

Tout de bon, je ne fais où de cette bou-
tade

Votre esprit a pêché la grotesque incar-
tade.

Je m'en amuferois beaucoup en d'autres
tems.

Je ne veux point ici vous gêner plus
long-tems.

Si vous prenez ce ton par pure gentil-
leffe,

Vous pourriez l'affortir avec la politesse :
Si vos mépris pour moi veulent se
signaler,

Il faudra bien chercher de quoi m'en con-
soler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per.....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,
Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son
amour.....

Je crains bien à la fin de l'aimer à mon
tour. *Elle sort en faisant d'un air poli,
mais railleur, une révérence à Dorante.*

S C E N E IX.

DORANTE.

ME suis-je assez long-tems contraint
en sa présence?

Ai-je montré près d'elle assez de patience?

Ai-je assez observé ses perfides noirceurs?

Suis-je assez poignardé de ses fausses dou-
ceurs?

Douceurs pleines de fiel, d'amertume &
de larmes,

Grands Dieux ! que pour mon cœur vous
 eussiez eu de charmes,
 Si sa bouche parlant avec sincérité
 N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !
 J'en ai trop enduré , je devois la con-
 fondre ;
 A cette lettre, enfin, qu'eût-elle osé
 répondre ?
 Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;
 Je devois... mais plutôt, songeons à
 l'oublier.
 Fuyons, éloignons - nous de ce séjour
 funeste ;
 Achéons d'étouffer un feu que je dé-
 teste,
 Mais ne partons qu'après voir tiré raison
 Du perfide Valere & de sa trahison.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE , DORANTE , VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardents à la
 colere !

Sans moi, vous alliez faire une fort belle
affaire !

Voilà mes bons amis si prompts à s'en-
gager :

Ils font encore plus prompts, souvent, à
s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en de-
mande excuse :

Mais pouvois-je prévoir une semblable
ruse ?

Qu'un cœur bien amoureux est facile à
duper !

Il n'en falloit pas tant, hélas ! pour me
tromper.

VALERE.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta
flâme.

Il manquoit à celui qui pénètre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes sen-
timens,

Et de nous voir heureux tous deux en
même tems.

L I S E T T E à Valere.

Vous pouvez en parler tout-à-fait à vo-
tre aise ;

Mais pour Monsieur Dorante, il faut, ne
lui déplaise,

Qu'il nous fasse l'honneur de prendre
son congé.

D O R A N T E.

Quoi! songes-tu....

L I S E T T E.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescritez
Isabelle.

On peut se battre, au fond, pour une
bagatelle,

Avec les gens qu'on croit qu'elle veut
épouser :

Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va par orgueil mettre en sa fan-
taisie,

Qu'un tel combat s'est fait par pure ja-
lousie ;

Et sur de tels exploits, je vous laisse à
juger

Quel prix à vos lauriers elle doit ad-
juger ?

D O R A N T E.

Lifette, ah ! mon enfant, ferois-tu bien
capable

De trahir mon amour en me rendant
coupable ?

Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

—————

L I S E T T E.

Point, je veux lui conter vos brillantes
prouesses
Pour vous faire ma cour.

D O R A N T E.

Hélas ! de mes foiblesses
Montre quelque pitié.

L I S E T T E.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne
manière.

V A L E R E.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se
désespère,
Lifette ? Ah ! sa douleur auroit dû
t'attendrir.

L I S E T T E.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra
l'aigrir,
Et contre moi peut-être il tirera l'épée.

D O R A N T E.

J'avois compté sur toi, mon attente est
trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

L I S E T T E.

Oh ! le rare secret !
 Mais il est du vieux tems : j'en ai bien
 du regret,
 C'étoit un beau prétexte.

V A L E R E.

Eh ! ma pauvre Lisette !
 Laisse de ces propos l'inutile défaite :
 Sers-nous si tu le peux , si tu le veux du
 moins ,
 Et compte que nos cœurs acquitteront
 tes soins.

D O R A N T E.

Si tu rends de mes feux l'espérance ac-
 complie ,
 Dispose de mes biens , dispose de ma vie ;
 Cette bague d'abord. . .

L I S E T T E *prenant la bague.*

Quelle nécessité ?
 Je prétends vous servir par générosité.
 Je veux vous protéger auprès de ma
 maîtresse ;
 Il faut qu'elle partage enfin votre ten-
 dresse ;
 Et voici mon projet. Prévoyant de vos
 coups ,
 Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
 Pour empêcher le mal & ramener Valere,

Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère :

Que si je ne pouvois autrement tout parer ,

Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.

C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre ,

Et qu'il vous a fallu , Monsieur , tenir à quatre.

Mais je devois de plus observer avec soin
Les gestes , dits & faits dont je serois témoin ,

Pour voir si vous étiez fidele à la gageure.

Or , si je m'en tenois à la vérité pure ,

Vous sentez bien , je crois , que c'est fait
de vos feux :

Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux ,

Il me vient dans l'esprit une nouvelle
idée. . . .

D O R A N T E.

Qu'est-ce ?

V A L E R E.

Dis-nous un peu. . . ?

L I S E T T E.

Je suis persuadée. . . .

Non.... si.... si-fait.... je crois....
ma foi, je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de soins
superflus ?

L'idée est toute simple ; écoutez - bien ,
Dorante :

Sur ce que je dirai , bientôt impatiente
Isabelle chez vous va vous faire ap-
peller :

Venez ; mais comme si j'avois su vous
céler

Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle
médite ,

Vous viendrez sur le pied d'une simple
visite ,

Approuvant froidement tout ce qu'elle
dira ,

Ne contredisant rien de ce qu'elle vou-
dra.

Ce soir un feint contrat pour elle & pour
Valere

Vous sera proposé pour vous mettre en
colere ;

Signez - le sans façon ; vous pouvez
être sûr

D'y voir par-tout du blanc pour le nom
du futur.

Si vous vous tirez bien de votre petit
rôle,
Isabelle, obligée à tenir sa parole,
Vous cede le pari, peut-être dès ce soir,
Et le prix, par la loi, reste en votre
pouvoir.

D O R A N T E.

Dieux ! quel espoir flatteur succede à ma
souffrance !
Mais n'abuses-tu point ma crédule espé-
rance ?
Puis-je compter sur toi ?

L I S E T T E.

Le compliment est doux !
Vous me payez ainsi de ma bonté pour
vous ?

V A L E R E.

Il est fort question de te mettre en colere !
Songe à bien accomplir ton projet salu-
taire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre
amant,
Connois à ses terreurs l'excès de son
tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impa-
tiente.....

L I S E T T E.

Que les amans sont vifs ! Oui , venez
avec moi.

A Dorante. Vous , de votre bonheur
fiez-vous à ma foi ,
Et retournez chez vous attendre des
nouvelles.

S C E N E I I

D O R A N T E.

JE verrois terminer tant de peines
cruelles !

Je pourrois voir enfin mon amour cou-
ronné ?

Dieux ! à tant de plaisirs ferois - je de-
stiné ?

Je sens que les dangers ont irrité ma
flâme ;

Avec moins de fureur elle brûloit mon
ame ,

Quand je me figurois par trop de vanité

Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.

Quelqu'un vient. Evitons de me laisser
connoître.

Avant le tems prescrit je ne dois point
daroître.

Hélas ! mon foible cœur ne peut se raffur,
 Et je crains encor plus que je n'ose
 espérer.

SCENE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

OUI, Valere, déjà de tout je suis
 instruite ;
 Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient
 séduite ,
 Par un entretien feint entre elles con-
 certé,
 Et que, sans m'en douter, j'avois trop
 écouté.

VALERE.

Eh quoi ! belle Eliante, avez-vous donc
 pu croire
 Que Valere à ce point ennemi de sa
 gloire ,
 De son bonheur sur-tout , cherchât
 en d'autres nœuds
 Le prix dont vos bontés avoient flatté
 ses vœux ?
 Ah ! que vous avez mal jugé de ma
 tendresse !

ELIANTE.

E L I A N T E.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.

Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté !

Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie

A par un franc aveu calmé ma jalousie
Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi

Que sur un tel secret je donnasse ma foi

Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.

A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :

Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

V A L E R E.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.

Gardez votre secret en affectant de feindre.

Isabelle bientôt lassé de se contraindre,
Suivant notre projet, peut-être dès ce jour

Tombe en son propre piège & se rend à l'amour.

SCENE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE
 & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en soi-même.*

CE sang-froid de Dorante & me pique
 & m'outrage.
 Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le
 courage
 De rechercher du moins un éclaircisse-
 ment !

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un
 moment.
 J'ai fait en même tems appeller le No-
 taire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de
 Valere ;
 Je crois qu'il voudra bien nous servir
 aujourd'hui.
 J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zele suffit & mon respect extrême,
 Vous pourriez bien, Madame, en répon-
 dre vous-même.

I S A B E L L E.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce
soir,

Voudriez-vous bien l'être ?

E L I A N T E.

Eh ! mais ! il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cau-
tions, Cousine,
Pour pleiger vos maris ?

L I S E T T E.

Oh ! oui ; car pour la mine.
Elle trompe souvent.

I S A B E L L E à Valere.

Et bien, qu'en dites-vous ?

V A L E R E.

On ne refuse pas, Madame, un sort si
doux ;

Mais d'un terme trop court....

I S A B E L L E.

Il est bon de vous dire,
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen
pour rire.

L I S E T T E.

Dorante est là ; sans moi, vous alliez
tout gâter.

I S A B E L L E.

J'espere que son cœur ne pourra résister
 Au trait que je lui garde.

S C E N E V.

I S A B E L L E , D O R A N T E , E L I A N T E ,
 V A L E R E , L I S E T T E .

I S A B E L L E .

AH ! vous voilà , Dorante !
 De vous voir aussi peu je ne suis pas
 contente :
 Pourquoi me fuyez-vous ? trop de pré-
 somption
 M'a fait croire , il est vrai , qu'un peu de
 passion
 De vos soins près de moi pouvoit être
 la cause :
 Mais faut-il pour cela prendre si mal la
 chose ?
 Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux
 aveux
 Engager votre cœur à dévoiler ses feux ,
 Je n'avois pas pensé que ce fût une
 offense
 A troubler entre nous la bonne intelli-
 gence.

Vous m'avez , cependant , par des airs
 suffifans
 Marqué trop clairement vos mépris of-
 fenfans ;
 Mais fi l'amant méprife un fi foible
 efclavage,
 Il faut bien que l'ami du moins m'en
 dédommage ;
 Ma tendrefle n'eft pas un tel affront , je
 crois ,
 Qu'il faille m'en punir en rompant avec
 moi.

D O R A N T E.

Je fens ce que je dois à vos bontés ,
 Madame ;
 Mais vos fages leçons ont fi touché mon
 ame ,
 Que pour vous rendre ici même fincérité,
 Peut-être mieux que vous j'en aurai
 profité.

I S A B E L L E , *bas à Lifette.*

Lifette , qu'il eft froid ! il a l'air tout
 de glace.

L I S E T T E , *bas.*

Bon ! c'eft qu'il eft piqué ; c'eft par pure
 grimace.

I S A B E L L E.

Depuis notre entretien , vous ferez bien
 furpris

D'apprendre en cet instant le parti que
j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise
extrême ?

Ferois-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'est fort bien fait.
Cet hymen - là s'est fait avec un grand
secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez
su faire

Que je vais épouser. . . . devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere ? Ah ! mon ami , je t'en fais com-
pliment.

Mais Eliante , donc ?

ISABELLE.

Me cede son amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, Madame, un exemple
bien rare.

L I S E T T E.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre ;
Car, si c'étoit après, ah ! qu'on en cé-
deroit
Pour se débarrasser !

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

L I S E T T E, *bas.*

Il eroit que l'on badine :
Attendez le contrat, & vous verrez sa
mine.

ISABELLE, *d part.*

Périssent mon caprice & mes jeux in-
sensés !

U N L A Q U A I S.

Le Notaire est ici.

DORANTE.

Mais, c'est être pressés.
Le contrat dès ce soir ! Ce n'est pas rail-
lerie.

ISABELLE.

Non, sans doute, Monsieur, & même
je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me ré-
signer.

ISABELLE, *bas*.

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y
renonce.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, & les Acteurs de
la Scene précédente.

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le con-
trat je prononce ?

VALERE.

Non, Monsieur le Notaire ; on s'en
rapporte en tout ;

A ce qu'a fait Madame ; il suffit qu'à
son goût

Le contrat soit passé.

ISABELLE, regardant Dorante
d'un air de dépit.

Je n'ai pas lieu de craindre
Que de ce qu'il contient personne ait à
se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommaire-
ment,

En bref, succinctement, compendieuse-
ment

Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authen-
tique,

Et jouxte la minute entre mes mains
restant,

Ainsi que selon droit & coutume s'en-
tend.

D'abord pour les futurs. Item, pour
leurs familles,

Bisayeuls, trisayeuls, pere, enfans, fils
& filles,

Du moins réputés tels, ainsi que par la
loi

Quem nuptia monstrant il appert faire
foi :

Item, pour leur pays, séjour & domicile,
Passé, présent, futur, tant aux champs
qu'à la ville.

Item, pour tous leurs biens, acquêts,
conquêts, dotaux,

Préciput, hypothèque, & biens paraphernaux.

Item, encor, pour ceux de leur estoc & ligne.....

L I S E T T E.

Item, vous feriez une faveur insignifiante,

Si de ces mots cornus le poumon dégage,

Il vous plaisoit, Monsieur, abréger l'abrégé.

V A L E R E.

Au vrai, tous ces détails nous font fort inutiles.

Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles,

Mais on n'a nul desir de les voir aujourd'hui.

L E N O T A I R E.

Voulez - vous procéder, approuvant icelui,

A le corroborer de votre signature?

I S A B E L L E.

Signons, je le veux bien; voilà mon écriture.

A vous Valere.

E L I A N T E, *bas à Isabelle.*

Au moins, ce n'est pas tout de bon,

Vous me l'avez promis, Cousine?

ISABELLE.

Eh! moi Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire aussi la
grace....

Elle lui présente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien
qu'on ne fasse.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat: je crains la fin de tout
ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur est en blanc; tout va bien jus-
qu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il signe sans façon!.... à la fin je soup-
çonne.....

A Lisette. Ne me trompez-vous point?

LISETTE.

En voici d'une bonne!
Il seroit fort plaisant que vous le pen-
sassiez!

ISABELLE.

Hélas! Et plutôt au ciel que vous me trom-
passiez!

Je ferois fure au moins de l'amour de
Dorante.

L I S E T T E.

Pour en faire, quoi?

I S A B E L L E.

Rien. Mais je ferois contente.

L I S E T T E , *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent
tous deux!

I S A B E L L E , *à Valere.*

Valere, enfin, l'hymen va couronner
nos vœux ;

Pour en ferrer les nœuds sous un heu-
reux auspice,

Faisons en les formant un acte de justice.

A Dorante à l'instant je cede le pari.

J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon
esprit guéri

S'apperçoit de combien je m'étois abusée.

En secret mille fois je m'étois accusée

De le désespérer par trop de cruauté.

Dans un piège assez fin il s'est précipité ;

Mais il ne m'est resté pour fruit de mon
adresse

Que le regret de voir que son cœur sans
tendresse

Bravoit également & la ruse & l'amour.

Choisissez donc, Dorante, & nommez
 en ce jour,
 Le prix que vous mettez au gain de la
 gageure ;
 Je depens d'un époux, mais je me tiens
 bien furé
 Qu'il est trop généreux pour vous le
 disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu
 compter
 Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire :
 Je demande.....

ISABELLE.

Eh bien, quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

C'est donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui; d'écrire mon nom dans le blanc
que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, à ses pieds.

Eh ! quoi ! belle Isabelle,
Ne vous laissez-vous point de m'être si
cruelle ?

Faut-il encor.....

SCENE VII.

CARLIN, botté & un fouet à la main.

Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux sont tout
prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des Valets !

CARLIN.

Monsieur, le tems se passe.

V A L E R E.

Eh! quelle fantaisie
De nous troubler.....

C A R L I N.

Il est six heures & demie.

D O R A N T E.

Te tairas-tu ?

C A R L I N.

Monsieur , nous partirons trop tard.

D O R A N T E.

Voilà bien , à mon gré , le plus maudit
bavard !

Madame , pardonnez.....

C A R L I N.

Monsieur , il faut me taire ,
Mais nous avons ce soir bien du chemin
à faire !

D O R A N T E.

Le grand diable d'enfer puisse-t-il t'em-
porter !

E L I A N T E.

Lifette , explique - lui . . .

L I S E T T E.

Bon , veut-il m'écouter ?

Et peut-on dire un mot où parle Monsieur Carle?

CARLIN, *un peu vite.*

Eh ! parle, au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle :

Parle pendant qu'on parle, & quand on a parlé

Parle encor, pour finir sans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable ?

A Isabelle. Puis-je enfin me flatter qu'un penchant favorable

Confirmera le don que vos loix m'ont promis ?

ISABELLE.

Je ne fais si ce don vous est si bien acquis,

Et j'entrevois ici de la friponnerie ;

Mais en punition de mon étourderie

Je vous donne ma main & vous laissez mon cœur.

DORANTE, *'baissant la main d'Isabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc ? aurois-je la berlue ?

L I S E T T E.

Non, vous avez, mon cher, une très-
bonne vue,

Riant. Témoin la lettre.....

C A R L I N.

Eh! bien, de quoi veux-tu parler?

L I S E T T E.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

C A R L I N.

Quoi! c'étoit tout exprès?.....

L I S E T T E.

Mon Dieu, quel imbécille!
Tu t'imaginois donc être le plus habile?

C A R L I N.

Je sens que j'avois tort; cette ruse d'en-
fer

Te doit donner le pas sur Monsieur Lu-
cifer.

L I S E T T E.

Jamais comparaison ne fut moins mé-
ritée ;

Au bien de mon prochain toujours je
suis portée :

Tu vois que par mes soins ici tout est
content ;

Ils vont se marier : en veux - tu faire
autant ?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le faut , mais sois bonne
diablesse ;
A me cacher tes tours mets toute ton
adresse ;
Toujours dans la maison fais prospérer
le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en
faurai rien.

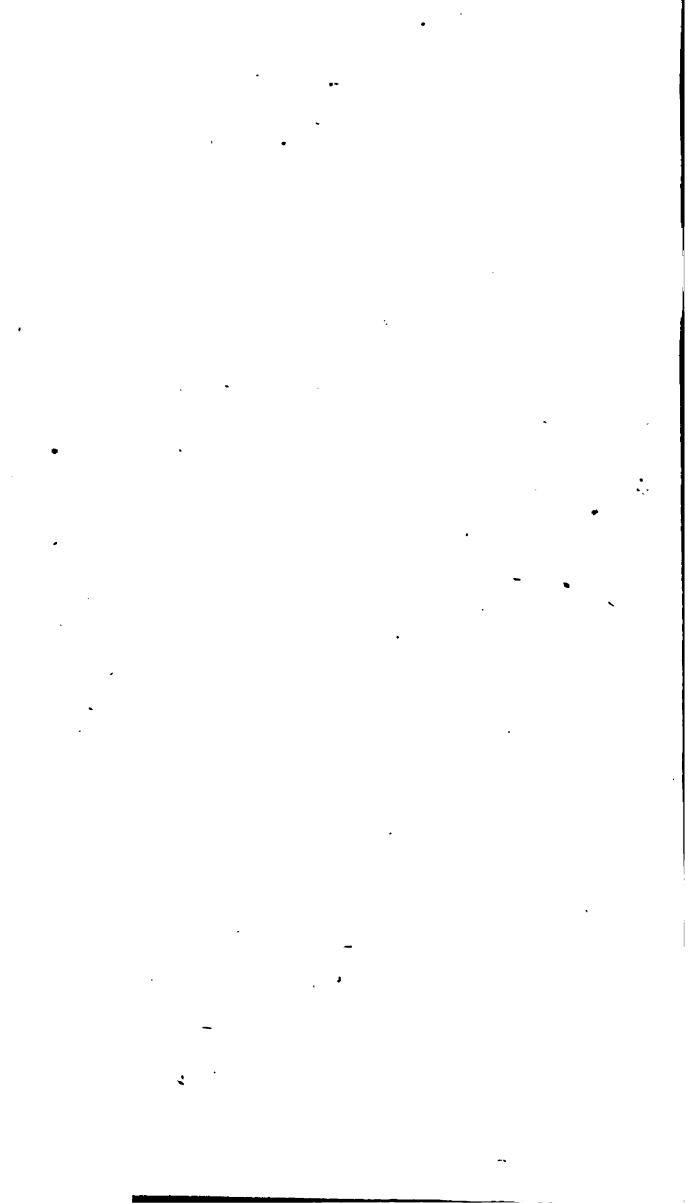
LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la
plus sage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant
s'engage ;
Belles , sur cet exemple apprenez en ce
jour ,
Qu'on ne peut sans danger se jour à
l'amour.

LES MUSES

GALANTES,

BALLET.



AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est si médiocre en son genre, & le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoisise & de l'espece de Poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de Musique dont j'étois occupé; dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais, si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745 de-

vant M. le duc de Richelieu qui le desti-
noit pour la Cour, en 1747 sur le Théâ-
tre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le
Prince de Conti. Ce fut même sur l'exé-
cution de quelques morceaux que j'en avois
fait répéter chez M. de la Popeliniere,
que M. Rameau, qui les entendit, con-
çut contre moi cette violente haine dont il
n'a cessé de donner des marques jusqu'à
sa mort.

LES MUSES
GALANTES,
BALLETT.

PROLOGUE.

*Le Théâtre représente le mont Parnasse;
Apollon y paroît sur son Trône, & les
Muses sont assises autour de lui.*

SCÈNE PREMIÈRE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins esprits , naîsez fa-
meux héros ;
Brillez par les beaux arts , brillez par la
victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mé-
moire :
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

A P O L L O N .

Muses, filles du Ciel, que votre gloire
est pure !

Que vos plaisirs sont doux !

Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient
de vous.

Sur ce paisible mont, loin du bruit &
des armes,

Des innocens plaisirs vous goûtez les
douceurs.

La fiere ambition, l'amour ni ses faux
charmes

Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ses faux
charmes

Ne troubleront jamais nos cœurs.

*On entend une Symphonie brillante & douce
alternativement.*

SCENE

SCENE II.

*La Gloire & l'Amour descendent du même
Char.*

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je? ô ciel! dois-je le
croire?

L'Amour dans le char de la gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit!
Voyez ce Dieu charmant: soutien de mon
empire,

Par lui l'amant triomphe & le guerrier
soupire;

Il forme les héros, & sa voix les conduit.

Il faut lui céder la victoire

Quand on veut briller à ma Cour;

Rien n'est plus chéri de la gloire

Qu'un grand cœur guidé par l'a-
mour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant
téméraire

Ceindraient le front audacieux?

L'AMOUR.

Tu méprises l'Amour ! éprouve sa colere :
 Aux pieds d'une beauté sévere
 Va former d'inutiles vœux.
 Q'un exemple éclatant montre aux
 cœurs amoureux
 Que de moi seul dépend le don de
 plaire ,
 Que les talens , l'esprit , l'ardeur
 sincere ,
 Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel ! quel objet charmant se retrace à
 mon ame !
 Quelle soudaine flâme
 Il inspire à mes sens !
 C'est ton pouvoir , Amour , que je res-
 sens :
 Du moins à mes soupirs naissans
 Daigne rendre Daphné sensible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux ! je prétends te
 punir.

APOLLON.

Quoi ! toujours soupirer sans pouvoir
 la fléchir ?
 Cruel ! que ma peine est terrible !
 Il s'en va.

L'AMOUR.

C'est la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il est doux, qu'il est charmant
de plaire !
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah ! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur !

*Les Muses, persuadées par l'Amour, ré-
pètent ces quatre vers.*

L'AMOUR.

Accourez, jeux & ris, doux séducteurs
des belles,
Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, & parez ce
séjour
De mirthes & de fleurs nouvelles :
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES,
LES GRACES, *troups de Jeux*
& *de Ris.*

C H Œ U R.

ACCOURONS, accourons dans ce nou-
veau séjour!

Soupirez, beautés rebelles:
Par nous tout cede à l'Amour.

On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,

La terreur des matelots :

Amour, quand ta voix le guide,

On voit l'Alcyon timide

Braver la fureur des flots.

Tes divines flâmes

Des plus foibles ames

Peuvent faire des héros. *On danse.*

C H Œ U R.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez
la victoire :

Que le mirthe au laurier soit uni dès
ce jour !

Que les foins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop
stérile,

Venez de vos appas enchanter l'uni-
vers ;

Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys soit notre heu-
reux asyle.

Au milieu des beaux arts puissiez - vous
y briller

De votre plus vive lumière !
Un regne glorieux vous y fera trouver

Des amans dignes de vous plaire,

Et des héros à célébrer.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

H É S I O D E.

Le Théâtre représente un Bocage , au travers duquel on voit des Hamcaux.

SCENE PREMIERE.

É G L É , D O R I S.

D O R I S.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête.

Déjà pour disputer chaque Berger s'apprête :

Le don de votre main au vainqueur est promis.

Qu'Hésiode est à plaindre ! hélas ! il vous adore ;

Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore ,

De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

E G L É.

Doris , j'aime Hésiode , & plus que l'on ne pense

Je m'occupe de son bonheur :
 Mais c'est en éprouvant ses feux & sa
 confiance
 Que j'ai dû m'affurer qu'il méritoit mon
 cœur.

D O R I S.

A vos engagements pourrez - vous vous
 soustraire ?

E G L É.

Je ne fais point, Doris, manquer de foi.

D O R I S.

Comment avec vos feux accorder vo-
 tre loi ?

E G L É.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé
 peut faire.

D O R I S.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue ;
 étrangere ,

Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir
 mérité ;

Rien ne lui doit être impossible

Avec le secours invincible

De l'esprit & de la beauté.

E G L É.

J'apperçois Hésiode.

DORIS.

Accablé de tristesse,
Il plaint le malheur de ses feux.

EGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
Mais pour quelques instans cachons-
nous à ses yeux.

S C E N E II.

HÉSIODE.

EGLÉ méprise ma tendresse !
Séduite par les chants de mes heureux
rivaux ,
Son cœur en est le prix , & seul dans
ces hameaux
J'ignore les secrets de l'art qu'elle cou-
ronne ;
Eglé le fait & m'abandonne !
Je vais la perdre sans retour.
A de frivoles chants se peut-il qu'elle
donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus par-
fait amour ?
On entend une symphonie douce.
Quelle douce harmonie ici se fait enten-
dre !

Elle invite au repos..... Je ne puis
 m'en défendre.....
 Mes yeux appesantis laissent tarir leurs
 pleurs.....
 Dans le sein du sommeil je cede à ses
 douceurs.

S C E N E III.

EGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce ber-
 ger fidelle,

Songez en ce séjour Euterpe vous ap-
 pelle :

Arborez à ma voix, parlez à mon
 amant,

Par vos images séduisantes,

Par vos illusions charmantes,

Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,

Quand d'un cœur misérable

Vos soins appaisent les douleurs,

Douces erreurs,

Du fort impitoyable

Suspendez long-tems les rigueurs ;
 Réveil , éloignez - vous :
 Ah ! que le sommeil est doux !
 Mais quand un songe favorable
 Préfage un bonheur véritable,
 Sommeil , éloignez-vous :
 Ah ! que le réveil est doux !

Les Songes se retirent.

E G L É.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs & le
 Parnasse ,
 Toi que le ciel a fait digne de mon
 amour ,
 Tendre berger , d'une feinte disgrâce
 Ne crains point l'effet en ce jour.
 Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau
 feu t'anime !
 Des transports d'Apollon ressens l'effet
 sublime ,
 Et par tes chants divins t'élevant jus-
 qu'aux cieux
 Ose en les célébrant te rendre égal aux
 Dieux. *Une Lyre suspendue à un
 laurier s'élève à côté d'Hésiode.*
 Amour ! dont les ardeurs ont embrasé
 mon ame ,
 Daigne animer mes dons de ta divine
 flâme :
 Nous pouvons du génie exciter les ef-
 forts ;

Mais les succès heureux font dus à tes transports.

S C E N E IV.

H É S I O D E.

OU suis-je ! Quel réveil ! Quel nouveau feu m'inspire ?

Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont surpris !

Il aperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits !

Il la touche, & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette Lyre !

D'un transport inconnu j'éprouve le délire !

Je forme sans effort des chants harmonieux ;

O Lyre ! ô cher présent des Dieux !

Déjà par ton secours je parle leur langage.

Le plus puissant de tous excite mon courage :

Je reconnois l'amour à des transports si beaux ,

Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

S C E N E V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

C H Œ U R.

QUE tout retentisse,
 Que tout applaudisse
 A nos chants divers !
 Que l'écho s'unisse,
 Qu'Eglé s'attendrisse
 A nos doux concerts !
 Doux espoir de plaire,
 Animez nos jeux :
 Apollon va faire
 Un amant heureux :
 Flatteuse victoire !
 Triomphe enchanteur !
 L'amour & la gloire
 Suivront le vainqueur. *On danse,*
après quoi Hésiode s'approche pour dis-
puter.

C H Œ U R.

O Berger, déposez cette Lyre inutile :
 Voulez-vous dans nos jeux disputer en
 ce jour ?

H É S I O D E.

Rien n'est impossible à l'amour.

Jé n'ai point fait de l'art une étude ser-
vile ,

Et ma voix indocile
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

C H Œ U R.

Chantez , Berger téméraire ;
Nous allons admirer vos prodiges nou-
veaux.

H É S I O D E *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ar-
deur :

Portez dans mon esprit cette brillante
flâme ,

Dont vous brûlez mon cœur. . .

C H Œ U R, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Mufettes.

Ah ! nous sommes vaincus !

Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel ! quels charmes inconnus !....

Vous êtes immortelle , & j'ai pu m'y méprendre !

Vos célestes appas n'ont - ils pas dû m'apprendre

Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous ?

Hélas ! à chaque instant sans pouvoir m'en défendre ,

Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.

Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens ;

Je le dois à ta victoire ,

Et le donne à tes sentimens.

H É S I O D E.

Quoi ? vous feriez O ciel ! est-il possible ?

Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux :

Dois-je espérer encor que votre ame sensible

Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

E U T E R P E.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.

Une ame pure, un cœur tendre & sincere,

Sont les biens les plus précieux ;

Et quand on fait aimer le mieux,

On est le plus digne de plaire.

Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux,

Bergers, rassemblez-vous,

Venez former les plus riantes fêtes,

Je me plais dans vos bois, je chéris vos

Musettes,

Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.

SCÈNE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muse aimable,
 Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux,
 Soyez-nous toujours favorable,
 Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

DORIS,

Dieux qui gouvernez la terre,
 Tout répond à votre voix.
 Dieux qui lancez le tonnerre,
 Tout obéit à vos loix.
 De votre gloire éclatante,
 De votre grandeur brillante
 Nos cœurs ne sont point jaloux.
 D'autres biens sont faits pour nous.
 Unis d'un amour sincère,
 Un Berger, une Bergere,
 Sont-ils moins heureux que vous?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Ithôme, & dans le fond, des Montagnes affreuses parsemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeste flâme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?

Cruel amour, funeste flâme !

Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?

Dans ces climats glacés, au fond de la Scythie,

Contre tes feux n'est-il point de secours ?

J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :

Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.

Cruel amour, &c.

Acheve du moins ton ouvrage,

Soumets Erithie à son tour.

Ici tout languit sans amour,

Et de son cœur encore elle ignore l'usage ;

Ces fleurs dans mes jardins l'attirent *cha-*
que jour,
 Et je vais par des jeux... C'est elle, ô
 doux présage!
 Je m'éloigne à regret: mais bientôt *sur*
 mes pas
 Tout va lui parler le langage
 Du Dieu charmant qu'elle ne connoit
 pas.

S C E N E II

É R I T H I E.

C'EN est donc fait ; & dans quelques
 momens
Diane à ses autels recevra mes sermens.
 Jardins chéris, rians bocages,
 Hélas ! à mes jeux innocens
 Vous n'offrirez plus vos ombrages.
 Oiseaux, vos séduifans ramages
 Ne charmeront donc plus mes sens.
 Vain éclat, grandeur importune !
 Heureux qui dans l'obscurité
 N'a point soumis à la fortune
 Son bonheur & sa liberté !
 Mais, quels concerts se font enten-
 dre ?
 Quel spectacle enchanteur ici vient me
 surprendre ?

S C È N E III.

La Statue de l'Amour s'éleve au fond du Théâtre, & toute la suite d'Ovide vient former des Danses & des Chants autour d'Erithie.

C H Œ U R.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
 Règne à jamais, lance tes flâmes ;
 Eh ! quel bien flatteroit nos ames
 S'il n'étoit de tendres ardeurs ?
Chantons, ne cessons point de célébrer
 ses charmes,
 Qu'il occupe tous nos momens ;
 Ce Dieu ne se fert de ses armes
 Que pour faire d'heureux amans. . .
 Les soins, les pleurs & les soupirs,
 Sont les tributs de son empire ;
 Mais tous les biens qu'il en retire,
 Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

E R I T H I E.

Quels doux concerts ! quelle fête agréa-
 ble !
Que je trouve charmant ce langage nou-
 veau !

Quel est donc ce Dieu favorable ?

Elle considère la statue.

Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant aimable !

Pourquoi cet arc & ce bandeau ,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau ?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde :
La nature s'anime à sa flamme féconde ,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.

Reconnoissez, belle Erithie,

Un Dieu fait pour régner sur vous ;

Il veut de votre aimable vie

Vous rendre les instans plus doux.

Etendez les droits légitimes

Du plus puissant des Immortels ;

Tous les cœurs seront ses victimes

Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE,

Ces aimables leçons ont trop l'art de me
plaire ;

Mais quel est donc ce Dieu dont on veut
me parler ?

QUINTE.

De ses plus doux secrets discret dépo-
sitaire ,

Auons seule en ces lieux je dois les ré-
véler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystere
Qui de ses biens charmans affaïsonne le
prix :

Plus on les a sentis ,
Et mieux on fait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels font des biens si
doux ,
Mais je brûle de m'en instruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accusez que
vous ,
Déjà dans mes regards vous auriez dû le
lire.

ERITHIE.

Vos regards ! . . . Dans ses yeux quel poi-
son séducteur !
Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans
mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame par-
tage,

Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie aït offert à l'A-
mour.

ERITHIE.

L'Amour est donc ce Dieu si redou-
table?

OVIDE.

L'Amour est ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce
en ce jour ;
Profitons des bienfaits que sa main nous
prépare :
Unis par ses liens....

ERITHIE.

Hélas ! on nous sépare !
Du temple de Diane on me commet le
soin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être té-
moin ,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non , charmante Erithie :
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous sui-
vons les loix :
Il faut les attendrir , il faut unir nos
VOIX.

Est-il des cœurs que notre amour ne
 touche,
 S'il s'explique à la fois
 Par vos larmes & par ma bouche ?
 Mais on approche . . . on vient . . . Amour,
 si pour ta gloire
 Dans un exil affreux il faut passer mes
 jours,
 De mon encens du moins conserve la
 mémoire,
 A mes tendres accens accorde ton se-
 cours.

S C E N E V.

OVIDE , ERITHIE , troupe de Sarmates.

C H Œ U R.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
 De la Déesse des forêts :
 Sans soins, sans peine & sans attente,
 Nous subsistons par ses bienfaits.
 Célébrons la Beauté charmante
 Qui va la servir désormais :
 Que sa main long-tems lui présente
 Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez, belle Erithie

OVIDE.

Ah! daignez m'écouter!
De deux tendres amans différez le sup-
plice :

Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez
côuter.

CHŒUR.

Non, elle est promise à Diane:
Nos engagemens font des loix;
Qui pourroit être assez profane
Pour priver les Dieux de leurs
droits?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs
font le partage.
Notre amour est son ouvrage:
Est-il des droits plus sacrés?
Par une injuste violence
Les Dieux ne sont point honorés.
Ah! si votre indifférence
Méprise nos douleurs,
A ce Dieu qui nous assemble
Nous jurons de mourir ensemble
Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos
ames

GALANTES.

Pour ces amans fortunés ?
 Par l'amour l'un à l'autre ils étoient des-
 tinés,
 Que l'amour couronne leurs flâmes!

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop
 généreux.

Quel prix de ce bienfait fera la récom-
 pense?

Puissiez-vous par mes soins, par ma re-
 connoissance,

Apprendre à devenir heureux!

L'amour vous appelle,

Ecoutez sa voix ;

Que tout soit fidelle

A ses douces loix.

Des biens dont l'usage

Fait le vrai bonheur,

Le plus doux partage

Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre représente le Péristyle du Temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de
la Déesse
Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs vœux ;
Mais, seigneur, si j'en crois le soupçon
qui me presse,
Sous ce zele mystérieux,
Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le séjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;

Parmi tant de beautés vous espérez con-
noître

Celle dont les attraits ont fixé votre
amour.

Mais cet amour enfin.....

P O L Y C R A T E.

Un instant le fit naître :
Ce fut dans ces superbes jeux
Où mes heureux succès célébrés par ta
Lyre.....

A N A C R É O N.

Ce jour, il m'en souvient, je devins
amoureux.....

De la jeune Thémire.

P O L Y C R A T E.

Eh! quoi? toujours de nouveaux
feux?

A N A C R É O N.

A de beaux yeux aisément mon cœur
cede:

Il change de même aisément ;
L'amour à l'amour y succède,
Le goût seul du plaisir y regne constam-
ment.

P O L Y C R A T E.

Bientôt une douce victoire
T'a sans doute asservi son cœur?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaisir à mon bonheur,

POLYCRATE.

Mais on vient. . . . , Que d'appas ! Ah !
les cœurs les plus sages
En voyant tant d'attraits doivent crain-
dre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus ten-
dres hommages
Ne sont pas ceux qui te seront offerts.

SCÈNE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

*Troupe de jeunes Samiènnès qui viennent
offrir leurs hommages à la Déesse.*

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mère de l'Univers
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet empire
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes :
Nos cœurs que tu demandes

Vont te les présenter.
 Que tes mains bienfaitantes
 De nos mains innocentes
 Daignent les accepter? *On danse,*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *apercevant Thémire.*

O bonheur!

ANACRÉON.

O plaisir extrême!

POLYCRATE.

Quels traits charmans! Quels regards
 enchanteurs!

ANACRÉON.

Ah! qu'avec grace elle porte ces fleurs!

POLYCRATE.

Ces fleurs! Que dites-vous? C'est la
 beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher, Rival trop dangereux,
 Ah! que je crains tes redoutables feux!

De mon cœur agité fais cesser le martyre ;
 Porte à d'autres appas tes volages desirs.
 Laisse-moi goûter les plaisirs
 De te chérir toujours & d'adorer Thé-
 mire.

ANACREON.

Si ma flâme étoit volontaire
 Je l'immolerois à l'instant :
 Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas
 moins sincère.
 Pour n'être pas toujours constant.
 La gloire & la grandeur au gré de votre
 envie,
 Vous affurent les plus beaux jours :
 Mais que ferois-je de la vie,
 Sans les plaisirs, sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te servira ta vaine résistance ?
 Ingrat ! évite ma présence.

ANACREON.

Vous calmeriez cet injuste courroux ;
 Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux , tourmens que
je déteste,
Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fu-
reurs ?

Faut-il toujours qu'une rage funeste
Inspire avec l'amour la haine & ses hor-
reurs ?

Cruel amour ! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs

Qu'elle n'en met d'intelligence.

Je vois Thémire. O transports enchan-
teurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THEMIRE.

POLYCRATE.

THEMIRE, en vous voyant la rési-
stance est vaine ,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ar-
deurs

Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs !

T H E M I R E.

Je fuis les soupirs , les langueurs,
Les soins, les tourmens, les alarmes :
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

P O L Y C R A T E.

C'est un tourment de n'aimer rien,
C'est un tourment affreux d'aimer sans
espérance :
Mais il est un suprême bien,
C'est de s'aimer d'intelligence.

T H É M I R E.

Non , je crains jusqu'aux nœuds assortis
par l'amour.

P O L Y C R A T E.

A ! connoissez du moins les biens qu'il
vous apprête.
Vous devez à Junon le reste de ce jour.
Demain une illustre conquête
Vous est promise en ce séjour.

S C E N E V.

T H É M I R E.

IL me cachoit fon rang, je feignois à
mon tour.

Polycrate m'offre un hommage

Qui combleroit l'ambition :

Un fort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en fecret chérit Anacréon.

Sur les fleurs d'une aîle légère

On voit voltiger les zéphirs :

Comme eux d'une ardeur paffagere

Je voltige fur les plaifirs.

D'une chaîne redoutable

Je veux préférer mon cœur ;

L'amour m'amuferoit comme un enfant
aimable ;

Je le crains comme un fier vain-
queur.

S C E N E V L

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous
rend les armes ;
L'aveu de tous les cœurs autorise le
mien ;
Si l'amour animoit vos charmes ,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit
égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flâme une cruelle
offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus
que j'aime.

T H É M I R E.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

A N A C R É O N.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.

Ah ! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour !
Ce qu'il donne à la jalousie,
Je le donne tout à l'amour.

T H É M I R E.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop
tendre ;

Non , l'amour dans les cœurs cause trop
de tourmens.

A N A C R É O N.

Si l'hiver dépare nos champs,
Est-ce à Flore de les défendre ?
S'il est des maux pour les amans,
Est-ce à l'amour qu'il faut s'en pren-
dre ?

Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages,
Les fleurs naistroient en tous tems,
Sans la froide indifférence,
Sans la fiere résistance,
Tous les cœurs seroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils
soient constans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne
hommage
Que la fidélité des vulgaires amans;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long-tems.

THÉMIRE.

Non rien ne peut fixer un amant si vo-
lage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si
charmans.

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de con-
vaincre;
Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
Ah! trompez-moi long-tems par ces ten-
dres discours;
L'illusion qui plaît devoit durer tou-
jours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance

Que je prétends vous tromper désormais.
 Vous attendrez mon inconstance,
 Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes desirs,
 Unissons mon sort & le vôtre ;
 Toujours fidelles aux plaisirs,
 Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VI.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE, Anacréon : je suspens
 mon courroux,
 Et veux bien un instant t'égalier à moi-
 même.
 Je n'abuserai point de mon pouvoir su-
 prême ;
 Que Thémire décide & choisisse entre
 nous.

A Thémire. Dites quels sont les nœuds
 que votre ame préfère,
 N'hésitez point à les nommer :
 Je jure de confirmer
 Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de
vous plaire
Si j'osois m'y livrer; cependant en ce
jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire,
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant in-
vincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cede en ce moment;
Allez, foyez unis; je puis être sensible;
Mais je n'oublierai point, ma gloire &
mon ferment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur
équitable
Triomphe de soi-même en couronnant
nos feux,
Puisse toujours le ciel prévenir tous vos
vœux!
Que votre regne aimable,
Par un bonheur constant à jamais mémo-
rable,
Eternise vos jours heureux!

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un si charmant
présage;

Rentre dans ma faveur ; ne quitte point
ma Cour :

Que l'amitié du moins me dédommage
Des disgraces de l'amour.

Que tout célèbre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ses
desirs.

Accourez , chantez sa conquête ,
Comme il a chanté vos plaisirs.

S C E N E V I I

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples
de Samos.*

C H Œ U R.

Q U E tout célèbre cette fête.
L'heureux Anacréon voit combler ses
desirs ;

Accourons , chantons sa conquête.

Comme il a chanté nos plaisirs.

On danse.

ANACRÉON, *alternativement avec le
Chœur.*

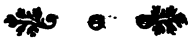
Jeux, brillez sans cesse ;

Sans vous la tendresse

Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.



LETTRE

A MONSIEUR

LE NIEPS,

Ecritte de Montmorenci le 5 Avril 1769.

EH vive Dieu ! mon bon ami, que votre Lettre est réjouissante ! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? vraiment, je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! Il me semble que je vois déjà les monceaux d'or étalés sur ma table ; malheureusement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre - fort, non pas tout - à - fait d'un Genevois, mais d'un Suisse. Jus-

qu'ici M. Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres, mais puisqu'il est chargé de me les faire, il ne les fera; je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O! quand je serai riche; venez, venez, avec vos monstres de l'Escalade; je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

Or ça, notre ami, c'est assez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces Lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire: je serois bien curieux de savoir comment, & de quoi? Seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice, & assez foux pour espérer qu'on me la rendra? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui dans le tems ayant pris un grand intérêt à l'ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le

prier de supprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits, qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fit tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit, qu'au surplus MM. Rebel & Francoeur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maitres de l'Opéra lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé, qu'ils avoient remis le Devin du Village. vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées: de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outre de tant d'insultes, je rejetai dans ma troisieme Lettre à M. Duolos, l'offre

tardive & forcée de me redonner les entrées, & je persistai à redemander la restitution de ma pièce. M. Duclos ne m'a pas répondu ; voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc, selon la rigueur du droit, en quoi je suis à blâmer. Je dis, selon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des grâces.

Du moment que le traité est rompu, mon Ouvrage n'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, disent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment ; qu'importe ? le traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendrait-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banque-
route tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point

été payé, mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi; je le redemande; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus: en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs? Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grâce de vouloir bien ne me plus voler? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartint; mais en ne défavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée; en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils

mentent encore ; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la malhonneteté de leurs prédécesseurs ; car en me refusant l'entrée, le sieur De-neuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaçant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité ? Ces Messieurs penseroient-ils

donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie ? Mon Ouvrage ne sauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Lis ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems passé : pourquoi me l'ont-ils ôté ? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela ? C'étoit à eux, par la représentation de cette impossibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais, bon ! je vauz bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon coté à quel titre je suis obligé de leur faire grace. Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé, ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui est-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raisonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Messieurs, lorsqu'à regret & en rechi gnant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû ?

*De nos Plaideurs Manceaux les maximes
m'étonnent :*

*Ce qu'ils ne prennent pas , ils disent qu'ils
le donnent !*

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées tandis que j'étois à Paris , me les rendre quand je n'y suis plus n'est - ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen ni l'intention de profiter de leur offre ? Eh ! pourquoi diable vais-je si loin chercher leur Opéra ? n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas , dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain , & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens - là n'ont ni foi ni parole , qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte , que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois ? Ils n'en auront plus , direz-vous , le prétexte. Eh ! pardonnez-moi , Monsieur , ils l'auront toujours ; car si-tôt
qu'il

qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes? Avec des mensonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police?

Premièrement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie, je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étois conigné, récommandé aux sentinelles ; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter, & si-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent

vains ; car il y a long-tems que je me suis dit : *Jean-Jaques*, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité ; sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux regles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort. Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, & quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les insultes des Directeurs de l'Opéra sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal, & voilà de quoi je répons.

Premierement donc, ils mentent, & en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort ; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées ; attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage n'en devoit

pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? m'arrêter , me traduire devant les Tribunaux , me faire mon procès , me faire pendre , écarteler , brûler , jeter ma cendre au vent ; si je l'avois mérité ; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu , ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils disent encore : puisqu'il se déplaît à notre théâtre , quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée ? Je répons qu'on m'a fait tort , violence , injustice , affront ; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent , est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque maniere que je tourne la chose , quelque regle de justice que j'y puisse appliquer , je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre , les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Piece , à réparation , à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort , parce que je ne puis obtenir justice , & qu'ils ont raison parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Pifot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement* ; sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, sur le pied de cinq cents francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes ; il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur-le-champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante *), & il ne les

*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, & je me fais un sensible

devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Piffot , en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà , mon ami , les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela , il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement , entendent par - là , que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre , ils ont raison ; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me font également bonnes , & que pourvu que l'argent vienne , je m'embarraisse peu comment il vient , je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir , il me seroit moins douloureux de perdre , & l'on fait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient , quand on m'ôte le modique produit de mon travail , on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer ; il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de

plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnaissance & de générosité.

m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris se fait un Jean-Jaques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jaques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît, sans que je puisse ni le savoir ni-m'en défendre: ne fait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant

haut & clair que celui qui se dit mon ami ne l'est point & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienfaisance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes ; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends - je de ma retraite les discours que l'on tient

dans les cercles ? Quand je les entendrai , irois-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié , même après qu'elle est éteinte ? Non , cher le Nieps , on peut repouffer les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main , il ne reste qu'à s'envelopper la tête.



PIECES

EN VERS.

*ÉPIÎRE à M. de l'Étang, Vicaire
de Marcouffis.*

EN dépit du destin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gâité sans rudesse,
Parmi vos bois & vos coteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede,
Au triste ennui qui nous possède,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie!
Ville, où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,
Ecrasent les humbles talens,

Et tyrannisent la fortune !
 Ville ; où l'auteur de Rodogune
 A rampé devant Chapelain ;
 Où d'un petit Magot vilain,
 L'amour fit le héros des belles ;
 Où tous les roquets des ruelles
 Devennent des hommes d'Etat ;
 Où le jeune & beau Magistrat
 Égale avec les airs d'un fat
 Sa perruque pour tout mérite ;
 Où le savant ; bas parasite ,
 Chez Aspasia ou chez Phriné,
 Vend de l'esprit pour un diné !
 Paris ? malheureux qui t'habite :
 Mais plus malheureux mille fois
 Qui t'habite de son pur choix,
 Et dans un climat plus tranquille
 Ne fait point se faire un asyle
 Inabordable aux noirs fouscis ,
 Tel qu'à mes yeux est Marcouffis ,
 Marcouffis qui fait tant nous plaire ,
 Marcouffis dont pourtant j'espere
 Vous voir partir un beau matin ,
 Sans vous en pendre de chagrin.
 Accordez donc , mon cher Vicaire ,
 Votre demeure hospitaliere
 A gens dont le soin le plus doux
 Est d'aller passer près de vous
 Les momens dont ils font les maîtres.
 Nous connoissons déjà les êtres

Du pays & de la maison ;
 Nous en chérifions le Patron ,
 Et desirons , s'il est possible ,
 Qu'à tous autres inaccessible ,
 Il destine en notre faveur
 Son loisir & sa bonne humeur .
 De plus , priere des plus vives
 D'éloigner tous fâcheux convives ,
 Taciturnes , mauvais plaisans ,
 Ou beaux parleurs , ou médifans :
 Point de ces gens , que Dieu confonde ,
 De ces fots dont Paris abonde ,
 Et qu'on y nomme beaux - esprits ,
 Vendeurs de fumée à tout prix
 Au riche faquin qui les gâte ,
 Vils flatteurs de qui les empâte ,
 Plus vils détracteurs du bon sens
 De qui méprise leur encens :
 Point de ces fades Petit - Maitres ,
 Point de ces Houbereaux Champêtres
 Tout fiers de quelques vains aïeux
 Presque aussi méprifables qu'eux :
 Point de grondeuses pigrièches ,
 Voix aigre , teint noir , & mains se-
 ches ,
 Toujours syndiquant les appas
 Et les plaisirs qu'elles n'ont pas ,
 Dénigrant le prochain par zèle ,
 Se donnant à tous pour modèle ,
 Médifantes par charité ,
 Et sages par nécessité :

Point de Crésus, point 'de canaille ;
 Point sur-tout de cette racaille
 Que l'on appelle grands Seigneurs ,
 Fripons sans probité, sans mœurs ,
 Se raillant du pauvre vulgaire
 Dont la vertu fait la chimere ,
 Mangeant fièrement notre bien ,
 Exigeant tout, n'accordant rien ,
 Et dont la fausse politesse
 Rufant, patelinant sans cesse ,
 N'est qu'un piège adroit pour duper
 Le sot qui s'y laisse attraper :
 Point de ces fendans Militaires ,
 A l'air rogue , aux mines altieres ,
 Fiers de commander des goujats ,
 Traitant chacun du haut en bas ,
 Donnant la loi, tranchant du maître ,
 Bretailleurs, fanfarons peut-être ,
 Toujours prêts à battre ou tuer ,
 Toujours parlant de leur métier ,
 Et cent fois plus pédans , me semble ,
 Que tous les ergoteurs ensemble :
 Loin de nous tous ces ennuyeux .
 Mais si, par un sort plus heureux ,
 Il se rencontré un honnête homme ,
 Qui d'aucun grand ne se renomme ,
 Qui soit aimable comme vous ,
 Qui sache rire avec les foux
 Et raisonner avec le sage ,
 Qui n'affecte point de langage ,
 Qui ne dise point de bon mot ,

Qui ne soit pas non plus un sot,
 Qui soit gai sans chercher à l'être,
 Qui soit instruit sans le paroître,
 Qui ne rie que par gaité
 Et jamais par malignité,
 De mœurs droites sans être austeres,
 Qui soit simple dans ses manieres,
 Qui veuille vivre pour autrui
 Afin qu'on vive aussi pour lui,
 Qui sache assaisonner la table
 D'appétit, d'humeur agréable,
 Ne voulant point être admiré,
 Ne voulant point être ignoré,
 Tenant son coin comme les autres,
 Mêlant ses folies aux nôtres,
 Raillant sans jamais insulter,
 Raillé sans jamais s'emporter,
 Aimant le plaisir sans crapule,
 Ennemi du petit serupule,
 Buvant sans risquer sa raison,
 Point philosophe hors de saison,
 En un mot d'un tel caractère
 Qu'avec lui nous puissions nous plaire,
 Qu'avec nous il se plaise aussi:
 S'il est un homme fait ainsi,
 Donnez-le nous, je vous supplie;
 Mettez-le en notre compagnie;
 Je brûle déjà de le voir
 Et de l'aimer, c'est mon devoir;
 Mais c'est le vôtre, il faut le dire,

Avant que de nous le produire,
De le connoître. C'est assez;
Montrez-le-nous si vous osez.

FRAGMENT

D'UNE ÉPITRE

A. M. B***.

APRES un carême ennuyeux,
Grace à Dieu, voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Eglise on se promene,
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint-agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant à perte d'haleine
Ses orémus mystérieux,
Et criant d'un ton furieux,
Fora, fora, par saint Eugene!
Rarement la sermone est vaine;
Diable & Fra s'entendent bien mieux;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
 La diversité me ramene.
 Dans ce temple délicieux,
 Où ma dévotion m'entraîne,
 Quelle agitation foudaine
 Me rend tous mes sens précieux ?

Illumination brillante,
 Peintures d'une main savante,
 Parfums destinés pour les Dieux,
 Mais dont la volupté divine
 Délecte l'humaine narine
 Avant de se porter aux cieus ;
 Et toi musique ravissante,
 Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
 Que tu plâis quand Cattine chante !
 Elle charme à la fois notre oreille &
 nos yeux.

Beaux sons, que votre effet est tendre !
 Heureux l'amant qui peut s'attendre
 D'occuper en d'autres momens,
 La bouche qui vous fait entendre,
 A des soins encor plus charmans !
 Mais ce qui plus ici m'enchanté,
 C'est mainte dévote piquante,
 Au teint frais, à l'œil tendre & doux,
 Qui, pour éloigner tout scrupule,
 Vient à la Vierge, à deux genoux,
 Offrir dans l'ardeur qui la brûle
 Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques ,
 Tels sont les ardens soliloques
 Des gens dévots en ce saint lieu :
 Ma foi je ne m'étonne gueres ,
 Quand on fait ainsi ses prieres ,
 Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chançon Italienne de Métastase.

GRACE à tant de tromperies ,
 Grace à tes coquetteries ,
 Nice, je respire enfin.
 Mon cœur libre de sa chaîne
 Ne déguise plus sa peine ;
 Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flâme est éteinte :
 Sous une colere feinte
 L'Amour ne se cache plus.
 Qu'on te nomme en ton absence,
 Qu'on t'adore en ma présence,
 Mes sens n'en sont point émus.

En paix sans toi je sommeille ;
 Tu n'es plus quand je m'éveille
 Le premier de mes desirs.
 Rien de ta part ne m'agite ;
 Je t'aborde & je te quitte
 Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
 Le souvenir de mes larmes
 Ne fait nul effet sur moi,
 Juge enfin comme je t'aime :
 Avec mon rival lui-même
 Je pourrois parler de toi.

Sois fière, sois inhumaine,
 Ta fierté n'est pas moins vaine
 Que le feroit ta douceur.
 Sans être ému je t'écoute,
 Et tes yeux n'ont plus de route
 Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careffe,
 Mes plaisirs ou ma tristesse
 Ne reçoivent plus la loi.
 Sans toi j'aime les bocages ;
 L'horreur des antres sauvages
 Peut me déplaire avec toi.

- Tu me parois encore belle ;
 Mais, Nice, tu n'es plus celle
 Dont mes sens sont enchantés.
 Je vois, devenu plus sage,
 Des défauts sur ton visage,
 Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
 Dieux, que j'éprouvai de peine !
 Hélas ! je crus en mourir.
 Mais quand on a du courage,

Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir ?

Ainsi du piège perfide
Un oiseau simple & timide,
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés ;
Mais tel au port qu'il desire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits ;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a trainée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidele amant.

Ma perte est moins dangereuse ;
 Je fais qu'une autre trompeuse
 Se trouve plus aisément.

L' A L L É E

D E

S I L V I E.

Q U'À m'égarer dans ces bocages
 Mon cœur goûte de voluptés !
 Que je me plais sous ces ombrages !
 Que j'aime ces flots argentés !
 Douce & charmante rêverie,
 Solitude aimable & chérie,
 Puissiez-vous toujours me charmer !
 De ma triste & lente carrière
 Rien n'adouciroit la misère
 Si je cessois de vous aimer.
 Fuyez de cet heureux asyle,
 Fuyez de mon ame tranquille,
 Vains & tumultueux projets ;
 Vous pouvez promettre sans cesse
 Et le bonheur & la sagesse,
 Mais vous ne les donnez jamais.
 Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre

A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir ?
Et si le tems coule si vite ,
Au lieu de retarder sa fuite ,
Faut - il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance ,
La vertu , la simple innocence ,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien suffit au sage ,
Qu'avec le plus léger partage
Tous ses desirs font satisfaits.
Tant de soins , tant de prévoyance ,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme content du nécessaire
Craint peu la fortune contraire ,
Quand son cœur est sans passion.
Passions , sources de délices ,
Passions , sources de supplices ,
Cruels tyrans , doux séducteurs ,
Sans vos fureurs impétueuses ,
Sans vos amorces dangereuses ,
La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable ,
Qui dans son ame infatiable ,
Nourrit l'ardente soif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor !
Malheur à l'ame ambitieuse ,
De qui l'insolence odieuse

Veut asservir tous les humains !
 Qu'à ses rivaux toujours en bute,
 L'abîme apprêté pour sa chute
 Soit creusé de ses propres mains !
 Malheur à tout homme farouche,
 A tout mortel que rien ne touche
 Que sa propre félicité !
 Qu'il éprouve dans sa misère,
 De la part de son propre frère,
 La même insensibilité !
 Sans doute un cœur né pour le crime,
 Est fait pour être la victime
 De ces affreuses passions ;
 Mais jamais du Ciel condamnée,
 On ne vit une ame bien née
 Céder à leurs séductions.
 Il en est de plus dangereuses,
 De qui les amorces flatteuses
 Déguisent bien mieux le poison,
 Et qui toujours dans un cœur tendre
 Commencent à se faire entendre
 En faisant taire la raison ;
 Mais du moins leurs leçons charmantes
 N'imposent que d'aimables loix :
 La haine & ses fureurs sanglantes
 S'endorment à leur douce voix.
 Des sentimens si légitimes
 Seront-ils toujours combattus ?
 Nous les mettons au rang des crimes,
 Ils devraient être des vertus.
 Pourquoi de ces penchans aimables

Le Ciel nous fait - il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables
Qu'il traite moins sévèrement !
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;
J'y veux moraliser sans cesse ,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille ,
Plus exempte de tendres soins ,
Plus libre en ce charmant asyle ,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomentier l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon septieme lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse & son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste & sévère sagesse
Fera bientôt fuir les amours ,
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable volupté ,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;

On me verra par jalousie
 Prêcher mes caduques vertus,
 Et souvent blâmer par envie
 Les plaisirs que je n'aurai plus.
 Mais malgré les glaces de l'âge,
 Raison, malgré ton vain effort,
 Le sage a souvent fait naufrage
 Quand il croyoit toucher au port.

O sagesse ! aimable chimere !
 Douce illusion de nos cœurs !
 C'est sous ton divin caractère
 Que nous encensoûs nos erreurs.
 Chaque homme t'habille à sa mode :
 Sous le masque le plus commode
 A leur propre félicité,
 Ils déguisent tous leur foiblesse,
 Et donnent le nom de sagesse
 Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel chez la Jeunesse étourdie
 Le Vice instruit par la folie,
 Et d'un faux titre revêtu,
 Sous le nom de philosophie,
 Tend des pièges à la vertu.
 Tel dans une route contraire
 On voit le fanatique austere
 En guerre avec tous ses desirs,
 Peignant Dieu toujours en colere,
 Et ne s'attachant pour lui plaire
 Qu'à fuir la joie & les plaisirs.

Ah ! s'il existoit un vrai sage ,
Que différent en son langage ,
Et plus différent en ses mœurs ,
Ennemi des vils séducteurs ,
D'une sagesse plus aimable
D'une vertu plus sociable ,
Il joindroit le juste milieu ,
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs , aux bienfaits de Dieu !



L E T T R E**D'UN****SYMPHONISTE***De l'Académie Royale de Musique,***A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.**

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons ; les Bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde & n'attendoit jamais que nous passions la fivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie ; je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout

d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauses, ou bien je me tirois d'affaire en sortant pour aller piffer.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vite, ni jusqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus Connoisseurs osoient nous donner. Pour ses quarante sols, le moindre policon se croyoit en droit de murmurer lorsque nous jouions faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philosophes, qui sans le moindre respect pour une Académie Royale, n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques & respectables privilèges, on alloit obliger les Officiers du Roi à favoir la Musique, & à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas ! Qu'est devenu le tems heureux de notre gloire ? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix

unanime nous passions parmi les anciens de la Chambre des Comptes, & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis, pour le premier Orchestre de l'Europe, où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logistille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre? Maintenant, chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chasserait volontiers du Spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la subordination. Mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colere, de vous rappeler notre antique splendeur, & les affronts qui nous en ont fait décheoir? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer.

Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse Musique étrangere, qui sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona, & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse le plus qu'il seroit possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere *),

*) Il y a quelques jours que polissonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme :

*O Pergolèse inimitable !
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son louté Violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marsyas écorche Apollon.*

Ils font comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer nos cabales, qui osent publiquement approuver la Musique Ita-

s'avisa de dire d'un ton moitié goguenard , que nous n'avions que faire de tant délibérer , & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis , puisque tous nos soins , joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner , ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique & les oreilles des Spectateurs , avec une intrépidité sans exemple & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse , & que partout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droits , & nous en usons. C'est le Public , s'il se plaint , qui sera mis au cachot.

lienne , & qui sans égards pour le Corps , veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bien tôt déguerpir à force d'avanies , & nous ne voulons souffrir que des Camarades qui fassent cause commune avec nous.

Non contents de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisons à leur Musique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, & par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres Etrangers, qui ignorant les mysteres de la boutique n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne savoient pas, les bonnes Gens, que ce plaisir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils font prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent; car pour qu'ils la sentent davantage, nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement, sans être avertis ni payés, & sans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais Citoyens, & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts, seront bientôt obligés à fermer le leur : ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les Etrangers, qui ont tous la profiété de rechercher la Comédie Française & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement ; ce qui fera un grand avantage pour le Royaume ; attendu qu'il y fera meilleur vivre & que les loyers n'y seront plus si chers.

— Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion ; c'est que le Sieur Bambini, encouragé par le succès de la Bohé-

mienne , prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes , car nous affurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois , pour moi , que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges , expès pour nous faire damner.

Il s'agit donc , Messieurs , de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théâtre , ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat , sur-tout s'il est bon , afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique , & que tout Paris apprenne par cet exemple à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue , je me suis adroitement infinué chez le Sieur Bambini sous prétexte d'amitié , & comme le bon-homme ne se défioit de rien , car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons , il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est , l'*Oiseleuse Angloise* , & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli*. Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien , & qui font ,

on ne fait comment, de la Musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible; malheureusement, je ne suis pas, non-plus que les autres, fort habile à déchiffrer; mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets: elle est fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres; en un mot, elle demande une précision singulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel: pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables; cela fera délicieux. Voici donc un projet de réglemeut que nous avons médité avec nos illustres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti & fait tant de mal à la bonne Musique.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec

succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci , on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre , nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues , afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne , comme il n'y a que trop lieu de le craindre , nous en parlerons avec dédain , avec un mépris outré , comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les fots qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison , & le plus grand nombre sera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions , pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte ; car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

III.

L'accord se prendra, selon la regle, sur l'avis du premier Violon, attendu qu'il est sourd.

IV.

Les Violons se distribueront en trois bandes, dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui fera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant ou baissant subtilement le ton de l'Instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont surtout d'être ensemble, mais partant successivement, & les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles, ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux, qui se pique avec une juste fierté de n'avoir jamais

accompagné un Intermede Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, & mineur quand il est majeur.

VI.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement sous le chant; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus; il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quinte toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la Basse, afin que ce défaut de liaison entre les Basses & les dessus rende l'harmonie plus sèche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, sur-tout

lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur mal-adresse, de barbouiller toute la Musique, & de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les Orchestres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets. Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, & auront soin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Musique sans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprochoit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bâteleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne font pas des Bâteleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point ; que la petite Tonelli se fert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse, au lieu que l'Illustre Mlle. Chevalier ne se fert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raison qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilège, & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne Musique.

XI.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion, est de tenir nos délibérations secrètes. De si

grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide, qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les Spectateurs font d'une telle arrogance, que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous, ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite; ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité; car enfin, quelque supérieur qu'on puisse être au Public, il n'est point agréable d'en effuyer les clabauderies,

Voilà, Messieurs, quelques articles préliminaires, sur lesquels ils nous paroît convenable de se concerter d'avance; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train, comme ils doivent être modifiés sur la manière dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable ; bientôt le succès, ou du moins la chute des pièces dépendra de nous seuls ; les Auteurs saisis d'une juste crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges suprêmes de l'Opéra François, & les arbitres souverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, mes chers Camarades, &c.

F I N.



T A B L E

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

contenues dans ce Volume.

<i>LES Amours de Milord Edouard Bon-</i> <i>ston.</i>	Page 1
<i>Emilie & Sophie , ou les Solitaires.</i>	35
<i>Le Lévitte d'Éphraïm.</i>	211
<i>Lettres à Sara,</i>	155
<i>La Reine Fantasque.</i>	171
<i>Le Persifleur.</i>	201
<i>L'Engagement téméraire.</i>	215
<i>Les Muses Galantes.</i>	305
<i>Lettre à M. le Nièps.</i>	351

Pieces en Vers.

Page 367

Lettre d'un Symphoniste.

383

Fin de la Table.

76772216



